

N° 225

LE N° 60c.

17 OCT. 1919.

J'ai vu...



LE CARDINAL
VICO
Légat du Pape
consacre la basilique
de Montmartre
F°P64

LA POCHETTE DES "AS" DE L'AVIATION

Le grand succès qu'ont obtenu les portraits d'aviateurs que donnait en hors-texte le magazine *La Guerre Aérienne Illustrée* a engagé l'Administration de cette publication à faire réimprimer ceux de ces hors-texte qui étaient épuisés et à mettre en vente cette importante collection sous pochettes.

Ces portraits constituent une magnifique « Galerie des Héros de l'Air » et peuvent concourir agréablement à la décoration du home, chambres d'enfants, fumoirs, salles d'écoles, etc.

Rappelons que ces portraits sont imprimés en héliogravure, sur papier fort, format in-quarto (25 x 32). — Beaucoup de ces planches portent en fac-similé la signature de l'as représenté.

La collection est vendue en 7 séries de chacune 12 portraits. — Le prix de la série est de 3 francs franco de port (Les commandes seront servies dans l'ordre de leur réception).

Voici le détail de chacune des Pochettes mises en vente :

I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.
POCHETTE " GUYNEMER "	POCHETTE " FONCK "	POCHETTE " NUNGESSER "	POCHETTE " MADON "	POCHETTE " BOYAU "	POCHETTE " VÉDRINES "	POCHETTE " GARROS "
GUYNEMER DU BOIS D' AISCHE BOZON-VERDURAZ CHAINAT CHAPUT GARAUD HAUSS DE LA TOUR ORTOLI RÖCKEL VIALLET LES VENGEURS	FONCK BARON BAYLIES BOURJADE DELORME DOUCHY DOUMER DE GOYS HOTT JENSEN MEZERGUES SOULIER	NUNGESSER BARACCA BERTIN BROCARD CORNEMONT JAILLIER LAURENS LUFBERY NAVARRÉ QUETTE SAUVAGE VITALIS	MADON DEULLIN GUERIN HERISSON LACHMANN LARROUIL MARINOVITCH PARTRIDGE TARASCON THIEFFRY DE TURENNE VARCIN	BOYAU BALL CHATELAIN DECOIN DORME FULLARD GALLOIS GILBERT MATHIEU BRICHAMBAUT PINSARD STRIBICK	VÉDRINES ANTOINE BORECKZY CAFFET HUGHES LENOIR MÉTairie MOULINES PEGAUD DERAM SARDIER TUBEURS DE ZEPPELINS	GARROS DE BEAUCHAMP COIFFARD, ERLICH COUPET DAUCOURT DEMEULDRE KERILLIS MARCHAL MATTON MONTRION DE SEVIN DE SLADE

Les pochettes ci-dessus désignées ne peuvent pas être modifiées dans leur composition, mais nous pouvons fournir séparément au prix de 0 fr. 30 la planche (3 fr. les 12), les portraits des As dont les noms suivent :

ANTOINE, BALL, BARACCA, BARON, BAYLIES, BERTIN, DE BEAUCHAMP, BORECKZY, DU BOIS D' AISCHE, BOURJADE, BOYAU, BOZON-VERDURAZ, BROCARD, CAFFET, CHAPUT, COIFFARD ET ERLICH, COUPET, DAUCOURT, DECOIN, DELORME, DEMEULDRE, DORME, DOUCHY, DOUMER, FONCK, FULLARD, GARAUD, GARROS, DE GOYS, GUERIN, GUYNEMER, HAUSS, HERISSON, HOTT, HUGHES, JAILLIER, JENSEN, KERILLIS, LACHMANN, LARROUIL, DE LA TOUR, LAURENS, LENOIR, LUFBERY, MADON, MARCHAL, MARINOVITCH, MATHIEU, MÉTairie, ORTOLI, PARTRIDGE, PEGAUD, QUETTE, DERAM, RÖCKEL, DE ROCHEFORT, SARDIER, DE SEVIN, DE SLADE, SOULIER, STRIBICK, THIEFFRY, LES TUEURS DE ZEPPELINS, DE TURENNE, VARCIN, VÉDRINES, LES VENGEURS, VIALLET.

Les commandes doivent être adressées, accompagnées de leur montant, à M. l'Administrateur de *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris, 9^e arrondissement.

TOUS ceux qui voyagent en Chemin de fer,
TOUS ceux qui ont à soutenir un procès
en responsabilité d'accident, de retard, de
perte ou vol de colis par la faute d'une
Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, *L'Édition Française Illustrée*, rue de Provence, 30.
A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNÉROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la *Petite Gironde*.

CRESSOL

Dentifrice Végétal
à la Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUS et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

J'ai vu...

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS: France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Étranger (Union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)



COMMENT LES ALLEMANDS SE VANTENT DE NOUS PAYER LES MILLIARDS QU'ILS NOUS DOIVENT

Ce document a paru dans un des derniers numéros d'un journal allemand, le *Kladderadatsch*, sous cette légende que nous traduisons mot à mot. Elle se passe comme on va le voir de commentaires. « *Exhibition du fameux illusionniste Klotz, qui se flatte de faire sortir des poches vides de l'Allemagne des milliards sans compter.* » Rappelons que ce dessin est une réponse aux déclarations de notre ministre des finances qui nous a assuré que les Allemands nous payeraient, par annuités, 400 milliards.



VOL D'UNE ESCADRILLE BRITANNIQUE SE RENDANT DE BAGDAD DANS LE NORD DE LA PERSE EN FRANCHISSANT L'ÉNORME MASSIF DU TAURUS D'ARMÉNIE, DONT LA HAUTEUR MOYENNE EST DE PLUS DE 4.000 MÈTRES

LE SPORT A ou la méthode

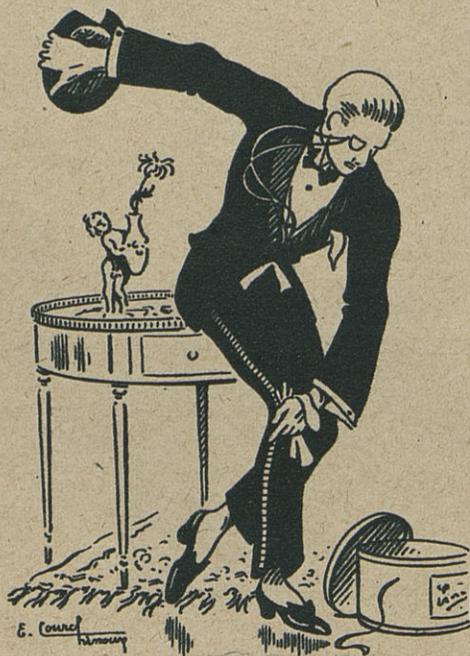
J'AVAIS, avant la guerre, un ami qui était un sportif dans l'âme. Malheureusement il n'avait pas une minute à lui, non seulement pour faire du sport proprement dit, mais même pour fréquenter une de ces écoles de culture physique où, en une demi-heure par jour, on vous fait des biceps, des deltoïdes et des abdominaux sur mesures. Pressé par des affaires sans nombre, je crois bien que, sans la guerre, le brave garçon n'eût jamais trouvé même le temps de mourir...

Or, mon ami ancien footballeur qui se sentait devenir obèse et qui tenait au beau physique de sa vingtième année, avait trouvé cependant le moyen de faire du sport et de la culture physique malgré tout. Il s'était fait sa méthode à lui, qu'il résumait en ces termes :

« Pourquoi prétendre que la vie moderne est en contradiction avec l'éducation physique ou même avec la « méthode naturelle » de l'homme primitif, alors qu'au contraire, par sa complexité et sa hâte même, elle nous offre cent moyens de nous entraîner quotidiennement, à toute heure du jour?...

Voici, je suppose, les moyens de transport, que vous accusez à juste raison de vous dispenser de tout effort et de vous faire engraisser. N'y a-t-il pas cependant des façons athlétiques de les utiliser? L'ascenseur, par exemple, devient un merveilleux moyen d'entraînement si vous l'employez de la façon suivante : appuyer sur le bouton de montée à travers la porte ou même, pour corser l'intérêt, attendre que quelqu'un le fasse fonctionner pour son compte, et se précipiter ensuite dans l'escalier de façon à arriver au cinquième avant lui. Voyez le jeu des abdominaux et des adducteurs des cuisses, voyez le souffle que vous assure cette épreuve simple et toute intime.

Pareillement, le tramway bien compris. Il arrive à la station, plein par définition. Vous



LE CLAUQUEBOLE. — Maintenu en forme par la culture physique quotidienne, l'homme du monde peut prétendre à la grâce robuste du Discobole antique.

Avec une fantaisie sous laquelle se cachent maintes vérités, dont nos lecteurs pourront faire un usage pratique, M. Georges Rozet nous enseigne ici l'art d'introduire le sport ou du moins l'exercice physique dans les actes les plus ordinaires de la vie quotidienne.

avez pris un numéro inutile. Gardez-le : dans toute épreuve sportive il est de règle d'avoir un numéro. Laissez prendre au tramway indifférent et au conducteur goguenard une dizaine de mètres d'avance ; puis, élanchez-vous entre les rails, semblables aux allées d'une piste de course à pied. Qui vous dit qu'un voyageur

LA PORTÉE DE TOUS anti-suédoise

ne descendra pas cent mètres plus loin, auquel cas vous sauterez sur la plate-forme — exercice de précision — où vous aurez le loisir de chronométrer votre petite performance, sous les regards admiratifs de la jeune dame blonde qui en aura conçu pour vous une vive estime.

Et le métro?... Qui donc a osé dire que le métro était anti-hygiénique, sous prétexte qu'on y respire difficilement?... Où donc avez-vous vu que les gymnastiques respiratoires enseignées par les professeurs en chambre ou les moniteurs de Joinville fussent faciles et agréables?... Le métro, admirable stade souterrain, pourvu de tous les dispositifs et accessoires d'entraînement !...

Voici des escaliers qui descendent, d'autres qui remontent, excellents pour le jeu et le développement intégral des mollets. Gravissez-les en souplesse, soyez le recordman de la station Denfert-Rochereau, par exemple, et vous m'en direz des nouvelles. Arrivé devant un postillon, entraînez-vous à remettre rapidement votre ticket à la préposée, à le lui reprendre de même : ce n'est rien autre que l'entraînement à l'opération du « relais » dans la course à pied par équipes.

Sur les quais de la station Châtelet ou de la station Opéra, combien vous avez tort de vous énerver et de considérer la cohue comme un arrêt, comme une perte de temps : occasion unique, au contraire, si vous savez en profiter, de réapprendre la feinte et l'esquisse qui sont tout l'art du football et qui mettent en jeu tant de muscles divers. Faites en vitesse, d'un bout à l'autre, le quai de Réaumur-Sébastopol, sans heurter le vieux monsieur qui lit son journal, sans entrer dans la grosse dame qui porte un carton à chapeau, et vous aurez fait le plus parfait exercice d'assouplissement, la meilleure séance de shadow-boxing qui se puissent rêver.

Ai-je besoin de vous rappeler que vous en serez récompensé par un cordial massage à l'intérieur du wagon bondé?... Ce qui ne vous empêchera pas, au moment d'en sortir, de vous livrer à un exercice supplémentaire pour triceps, pectoraux et deltoïdes en essayant d'ouvrir la porte pneumatiquement et implacablement fermée.

Au reste, tous les gestes de notre vie moderne, que l'on croit engoncée et anti-naturelle, vous deviendront des exercices profitables si vous prenez l'habitude de les accomplir consciencieusement, en souplesse et surtout à fond. Mettre un pardessus lourd en allant chercher franchement et du premier coup la manche gauche là où elle est, où elle se cache parfois, est un geste salutaire pour les muscles des épaules. Cueillir sa bretelle, sans fausses habiletés ni tricheries là où la nature et le chemisier l'ont placée, c'est-à-dire au bas de la colonne vertébrale et la bien étendre derrière l'omoplate, de façon à ne pas chiffonner la chemise, voilà qui peut vous économiser un exercice en caoutchouc. Enfin, quelle est la constipation opiniâtre qui résistera à l'habitude de mettre et de lacer ses brodequins sur un meuble légèrement élevé, au lieu de s'asseoir paresseusement sur un divan pour cette opération délicate.



Ainsi parlait mon ami. Et j'ose dire qu'il en oubliait. La vie moderne, avec ses vêtements compliqués et ses menus accessoires vestimentaires, vous offre mille façons, insoupçonnées des anciens, de vous livrer à de profitables exercices. En 1914, alors qu'on savait encore plaisanter et que nous étions encore des vaincus souriants au lieu des vainqueurs moroses que nous sommes devenus, nous avions esquissé entre amis un traité des « petits sports inconnus » dont je voudrais qu'on me permît au moins de fixer un chapitre. Intitulons-le, si vous voulez :

LA CHASSE AU BOUTON

Ce sport, absolument individuel, se pratique avec un simple bouton de corne, de nickel ou d'or et un col de chemise fraîchement repassé. Il faut, pour le rendre vraiment passionnant, choisir un jour et une heure où l'on soit très pressé de s'habiller, par exemple, le moment d'aller dîner en ville ou de partir pour le théâtre.

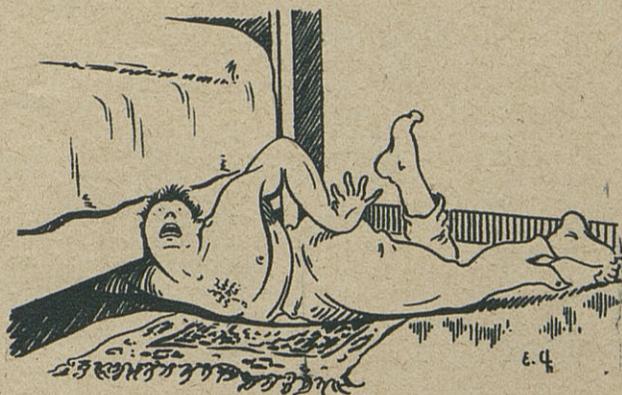
On saisit le bouton de la main gauche et on l'appuie avec force sur la place présumée de la boutonnière. Il arrive le plus naturellement du monde qu'il glisse sur l'empois et jaillit à une grande distance. Le jeu est commencé.

Le bouton ne tombe jamais — c'est une règle absolue, vérifiée par des siècles d'expérience — dans un endroit où il soit immédiatement visible.



L'EXERCICE PNEUMATIQUE. — Courageusement maniées avant l'ouverture des freins, les portes du wagon et du métro peuvent développer un nombre considérable de muscles.

Après deux ou trois sauts du plus gracieux effet, il se réfugie dans une cachette où l'œil le plus exercé ne saurait l'apercevoir. Néanmoins, par



LA CHASSE AU BOUTON. — Qui n'aperçoit que rien ne vaut pour le massage des muscles abdominaux la recherche, sous un lit, d'un simple bouton de chemise?...

acquit de conscience, le joueur commencera par jeter un regard circulaire sur le parquet. Il examinera soigneusement le dessin de la moquette et secouera même la descente de lit pour bien s'assurer que le bouton ne se trouve pas dans son champ optique. C'est la première mi-temps du jeu.

Ceci fait, on prendra son courage d'une main et de l'autre une canne à poignée recourbée. On se jettera à plat ventre sur le sol et on commencera à fourrager sous les meubles, de préférence sous les plus larges et les plus mystérieux : le lit si on est dans une chambre, le piano si l'on se trouve dans un salon. On râclera le parquet avec douceur et méthode, en évitant les mouvements de colère et les blasphèmes faciles qui ne

peuvent qu'épuiser le joueur sans avancer ses affaires. Tout au plus, pour animer la partie, pourra-t-on se livrer à quelques appréciations amères sur le dédain que professent les domestiques à l'endroit — ou plutôt à l'envers — des sièges et des meubles.

Après un quart d'heure de cette manœuvre, on aura découvert pas mal de poussière, quelques épingles tordues et peut-être une vieille facture oubliée : le bouton, jamais. C'est alors que vous apercevrez, en vous relevant, qu'il a simplement sauté sur le marbre de la cheminée ou glissé dans votre caleçon. La partie, ou plutôt la chasse est terminée : comme on dit en style de vénerie, vous « avez le bouton ».

N.-B. — Ce jeu pouvait se jouer aussi, jadis, avec une pièce de dix francs, qui offrait l'avantage de passer sous des plinthes ou de glisser dans des rainures du parquet où un bouton ne saurait pénétrer. Ce sport n'en était alors que plus intéressant, précisément parce qu'il devenait désintéressé et sans espoir. On retrouve parfois un bouton de chemise : il n'y a pas d'exemple qu'on ait jamais retrouvé une pièce de dix francs.



Que d'autres « sports inconnus » nous avions ainsi mis en préceptes minutieux ! Tel encore celui de la « chaussette invisible », variante du précédent, fondé sur cette observation de la vie courante que, lorsqu'on veut mettre ses chaussettes, au lendemain d'un repas de corps, il en manque presque toujours : et, chose étrange, c'est toujours la seconde qui manque, soit qu'on l'ait projetée sur le fronton de l'armoire à glace, soit qu'on l'ait déposée dans la poche intérieure de son veston.

Nous avons également dressé les règles du « hat-football » ou « course au chapeau », qui se pratique les jours de grand vent, sur la place de la Concorde, avec un canotier bien rond, autant que possible neuf et cher, pour corser l'intérêt de la partie, et qu'on finit, après l'avoir longuement et savamment dribblé, par arrêter net en l'écrasant du pied droit, sur un tas de crottin...

En vérité, je vous le dis, mon ami avait raison. Ceux qui pleurent à tout bout de champ sur la rareté des stades et la difficulté de pratiquer les sports sont souvent des hypocrites ou des paresseux qui demandent du travail athlétique sans voir celui qui se présente quotidiennement à eux.

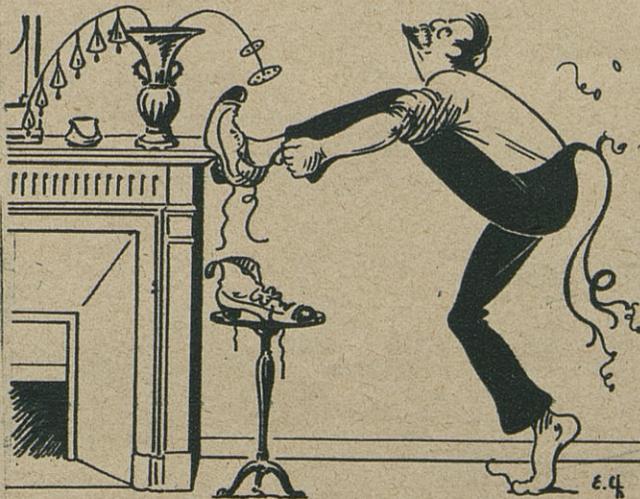
Notre vie moderne des grandes villes est remplie de ces occasions de sporter et de ces recettes de culture physique à la portée de tous qui peuvent tenir en forme l'homme d'affaires le plus occupé et lui conserver, ou lui rendre, sous son monocle et son faux-col, la noble silhouette du Discobole antique.

GEORGES ROZET.

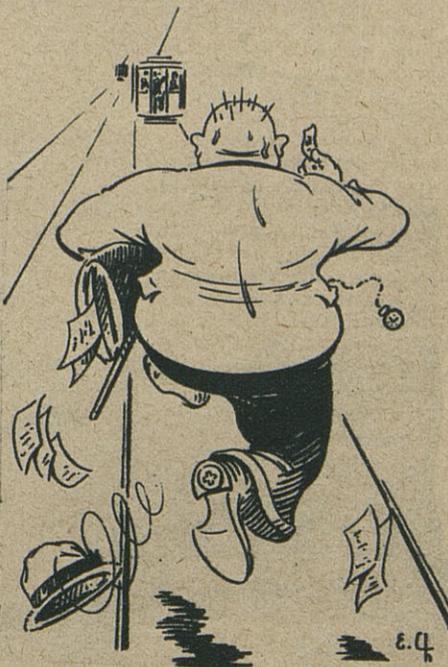
(Illustrations de Courchinoux.)



LA BRETTELLE-SANDOW. — Il y a un art de mettre ses bretelles qui leur donne, économiquement, la valeur d'un exercice en caoutchouc.



HAUT LE PIED !... — Les muscles de la cuisse et du mollet trouveront un égal intérêt à cette façon héroïque de mettre ses bottines.



LE 100 MÈTRES-TRAMWAY. — Piste en pavé de bois, tracée à l'américaine, entraînement de premier ordre, handicap à volonté, le 100 mètres-tram est un sport olympique.



« C'est fort gênant ; cet individu me gâte ma glace. »

UN LACHE

Par Guy de MAUPASSANT.

ON l'appelait dans le monde : le « beau Signoles. » Il se nommait le vicomte Gontran-Joseph de Signoles.

Orphelin et maître d'une fortune suffisante, il faisait figure, comme on dit, Il avait de la tournure et de l'allure, assez de parole pour faire croire à de l'esprit, une certaine grâce naturelle, un air de noblesse et de fierté, la moustache grave et l'œil doux, ce qui plaît aux femmes.

Il était demandé dans les salons, recherché par les valseuses, et il inspirait aux hommes cette inimitié souriante qu'on a pour les gens de figure énergique. On lui avait soupçonné quelques amours capables de donner fort bonne opinion d'un garçon. Il vivait heureux, tranquille, dans le bien-être moral le plus complet. On savait qu'il tirait bien l'épée et encore mieux le pistolet.

— Quand je me battrai, disait-il, je choisirai le pistolet. Avec cette arme, je suis sûr de tuer mon homme.

Or, un soir, comme il avait accompagné au théâtre deux jeunes femmes de ses amies, escortées d'ailleurs de leurs époux, il leur offrit, après le spectacle, de prendre une glace chez Tortoni. Ils étaient entrés depuis quelques minutes, quand il s'aperçut qu'un monsieur assis à une table voisine regardait avec obstination une de ses voisines. Elle semblait gênée, inquiète, baissait la tête. Enfin elle dit à son mari :

— Voici un homme qui m dévisage. Moi, je ne le connais pas ; le connais-tu ?

Le mari, qui n'avait rien vu, leva les yeux mais déclara :

— Non, pas du tout.

La jeune femme reprit, moitié souriante, moitié fâchée :

— C'est fort gênant ; cet individu me gâte ma glace.

Le mari haussa les épaules :

— Bast ! n'y fais pas attention. S'il fallait s'occuper de tous les insolents qu'on rencontre, on n'en finirait pas.

Mais le vicomte s'était levé brusquement. Il ne pouvait admettre que cet inconnu gâtât une glace qu'il avait offerte. C'était à lui que l'injure s'adressait, puisque c'était par lui et pour lui que ses amis étaient entrés dans ce café. L'affaire donc ne regardait que lui.

Il s'avança vers l'homme et lui dit :

— Vous avez, Monsieur, une manière de regarder ces dames que je ne puis tolérer. Je vous prie de vouloir bien cesser cette insistance.

L'autre répliqua :

— Vous allez me ficher la paix, vous.

Le vicomte reprit, les dents serrées :

— Prenez garde, Monsieur, vous allez me forcer à passer la mesure.

Le monsieur ne répondit qu'un mot, un mot ordurier qui sonna d'un bout à l'autre du café, et fit, comme par l'effet d'un ressort, accomplir à chaque consommateur un mouvement brusque. Tous ceux qui tournaient le dos se retournèrent ; tous les autres levèrent la tête ; trois garçons pivotèrent sur leurs talons comme des toupies ; les deux dames du comptoir eurent un sursaut, puis une conversion du torse entier, comme si elles eussent été deux automates obéissant à la même manivelle.

Un grand silence s'était fait. Puis tout à coup, un bruit sec claqua dans l'air. Le vicomte avait giflé son adversaire. Tout le monde se leva pour s'interposer. Des cartes furent échangées.

♦ ♦ ♦

Quand le vicomte fut rentré chez lui, il marcha pendant quelques minutes à grands pas vifs, à travers sa chambre. Il était trop agité pour réfléchir à rien. Une seule idée planait sur son esprit : « un duel », sans que cette idée éveillât encore en lui une émotion quelconque. Il avait fait ce qu'il devait faire, il s'était montré ce qu'il devait être. On en parlerait, on l'approuverait, on le féliciterait. Il répétait à voix haute, parlant comme on

parle dans les grands troubles de pensée :

— Quelle brute que cet homme !

Puis il s'assit et se mit à réfléchir. Il lui fallait, dès le matin, trouver des témoins. Qui choisirait-il ? Il cherchait les gens les plus posés et les plus célèbres de sa connaissance. Il prit enfin le marquis de la Tour-Noire et le colonel Bourdin, un grand seigneur et un soldat, c'était fort bien. Leurs noms porteraient dans les journaux. Il s'aperçut qu'il avait soif et il but, coup sur coup, trois verres d'eau ; puis il se remit à marcher. Il se sentait plein d'énergie. En se montrant crâne, résolu à tout, et en exigeant des conditions rigoureuses, dangereuses, en réclamant un duel sérieux, très sérieux, terrible, son adversaire reculerait probablement et ferait des excuses.

Il reprit la carte qu'il avait tirée de sa poche et jetée sur sa table, et il la relut comme il l'avait déjà lue, au café, d'un coup d'œil, et, dans le fiacre, à la lueur de chaque bec de gaz, en revenant. « Georges Lamil, 51, rue Moncey. » Rien de plus.

Il examinait ces lettres assemblées qui lui paraissaient mystérieuses, pleines de sens confus : Georges Lamil ! Qui était cet homme ? Que faisait-il ! Pourquoi avait-il regardé cette femme d'une pareille façon ? N'était-ce pas révoltant qu'un étranger, un inconnu vînt troubler ainsi votre vie, tout d'un coup, parce qu'il lui avait plu de fixer insolemment les yeux sur une femme ! Et le vicomte répéta encore un fois, à haute voix :

— Quelle brute !

Puis il demeura immobile, debout, songeant, le regard toujours planté sur la carte. Une colère s'éveillait en lui contre ce morceau de papier, une colère haineuse où se mêlait un étrange sentiment de malaise. C'était stupide, cette histoire-là ! Il prit un canif ouvert sous sa main et le piqua au milieu du nom imprimé, comme s'il eût poignardé quelqu'un.

Donc il fallait se battre ! Choisirait-il l'épée ou le pistolet, car il se considérait bien comme l'insulté. Avec l'épée, il risquait moins ; mais avec le pistolet il avait chance de faire reculer son adversaire. Il est bien rare qu'un duel à l'épée soit mortel, une prudence réciproque empêchant les combattants de se tenir en garde assez près l'un de l'autre pour qu'une pointe entre profondément. Avec le pistolet il risquait sa vie sérieusement ; mais il pouvait aussi se tirer d'affaire avec tous les honneurs de la situation et sans arriver à une rencontre.

(Voir suite page 800.)



Il se retourna vers la couche et il se vit distinctement étendu sur le dos...



CHAPEAUX DU MATIN ET DU SOIR

La mode pour les chapeaux continue à rester fort éclectique. Autant dire que chacune se coiffe comme il lui plaît. Comme note générale, les tons rouille et les rouge étrusque sont très en faveur. A noter encore que si beaucoup de femmes élégantes ne veulent pas le jour porter d'aigrettes ou de paradis, le soir, au contraire, tous les luxes sont permis et le paradis posé sur une résille de perles ou de jais fait une somptueuse coiffure.

J'ai vu.

Il prononça :
— Il faut être ferme. Il aura peur.
Le son de sa voix le fit tressaillir et il regarda



QUAND IL, APERÇUT SON VISAGE...

autour de lui. Il se sentait fort nerveux. Il but encore un verre d'eau, puis commença à se dévêtir pour se coucher.

Dès qu'il fut au lit, il souffla sa lumière et ferma les yeux.

Il pensait :
— J'ai toute la journée de demain pour m'occuper de mes affaires. Dormons d'abord afin d'être calme.

Il avait très chaud dans ses draps, mais il ne pouvait parvenir à s'assoupir. Il se tournait et se retournait, demeurait cinq minutes sur le dos, puis se plaçait sur le côté gauche, puis se roulait sur le côté droit.

Il avait encore soif. Il se releva pour boire. Puis une inquiétude le saisit :

— Est-ce que j'aurais peur ?
Pourquoi son cœur se mettait-il à battre follement à chaque bruit connu de sa chambre ? Quand la pendule allait sonner, le petit grincement du ressort qui se dresse lui faisait faire un sursaut ; et il fallait ouvrir la bouche pour respirer ensuite pendant quelques secondes, tant il demeurait oppressé.

Il se mit à raisonner avec lui-même sur la possibilité de cette chose :

— Aurais-je peur ?
Non, certes, il n'aurait pas peur, puisqu'il était résolu à aller jusqu'au bout, puisqu'il avait cette volonté bien arrêtée de se battre, de ne pas trembler. Mais il se sentait si profondément troublé qu'il se demanda :

— Peut-on avoir peur, malgré soi ?
Et ce doute l'envahit, cette inquiétude, cette épouvante ; si une force plus puissante que la volonté, dominatrice, irrésistible, le domptait, qu'arriverait-il ? Oui, que pouvait-il arriver ? Certes, il irait sur le terrain, puisqu'il voulait y aller. Mais s'il perdait connaissance ?

Et il songea à sa situation, à sa réputation, à son nom.

Et un singulier besoin le prit tout à coup de



IL, TIRAIT AU PISTOLET.

se relever pour se regarder dans la glace. Il ralluma sa bougie.

(A suivre.)

UN Américain éminent avec qui je parlais un jour des gens et des choses de son pays me demanda tout à coup avec cet accent amusant qui donne de la saveur aux propos les plus simples :

— Et Charlot ? Que pensez-vous de notre Charlie Chaplin.

Je n'eus pas le temps de répondre. Déjà l'Américain célébrait son compatriote avec un enthousiasme surprenant.

C'est un homme considérable, membre du Sénat, jouissant à Washington d'une autorité incontestée et dans le moment où je l'interrogeais sur les célébrités de son pays, il pensait à Charlot.

Lui aussi alors ! Les Américains en effet ont un culte pour Charlie. Pour eux — et ils n'ont peut-être pas tort — c'est le premier comédien du monde. Voulez-vous faire sourire à coup sûr un Américain, parlez-lui de Charlot.

Vous vous souvenez de cet acteur de music-hall qui s'intitulait « l'homme qui a fait rire le shah ». C'était un brevet de comique de premier ordre.

Mais les Américains ont trouvé mieux. Ils ont sorti de l'obscurité une excellente femme, Maria Veillette, simplement parce que cette dame est la seule personne des États-Unis que Charlot ne fait pas rire.

Ce n'est pas une plaisanterie. Maria Veillette existe vraiment. Elle habite à Meriden, dans le Connecticut.

Un directeur de cinéma de cette ville avait parié dix dollars qu'il ne se trouverait personne dans sa salle capable de garder son sérieux en assistant à la représentation du film *L'Arme sur l'épaule*, joué par Charlot.

Le directeur perdit son pari. Maria Veillette n'avait pas ri. On ne la crut pas sincère et le directeur jugea une seconde épreuve nécessaire. La brave dame, seule dans la salle,



Charles Chaplin

assista donc à une seconde représentation du film. A la fin de la représentation des larmes de tristesse lui coulaient des yeux. Elle gagna les dix dollars et contre dix autres se laissa interviewer. Elle raconta qu'elle souffrait réellement de voir ce beau et sympathique Charlot endurer injustement tant de déboires, que cela lui faisait mal. Et, à nouveau, elle essuya ses yeux.

L'histoire a fait la joie des États-Unis. Il faut reconnaître que Maria Veillette est difficile. Ce petit homme court, un peu gras, avec ses cheveux frisés et sa moustache étroite drôlement coupée, ses dents blanches et ses yeux merveilleux est en effet irrésistible.

Sa malice, sa finesse extraordinaire ont conquis le monde entier. Charlot est peut-

être, à l'heure actuelle, le personnage le plus connu de l'univers.

Une affiche amusante le sacrait dernièrement roi du cinéma. Il en est bien le roi, l'empereur, le dieu. Tous les comiques pâlisent auprès de lui et mille imitateurs surgissent dans des films pseudo-américains. Ils se font sa tête, liment leur moustache comme lui, se coiffent du même petit chapeau et ils se croient Charlot !

Les pauvres gens ! Ils sont comme Maria Veillette. Ils ont vu les films de Chaplin sans les comprendre.

Le succès de ce comédien incroyable ne tient pas dans sa mise baroque, mais dans ses gestes si soigneusement étudiés qu'on a par moment l'impression de toucher à la perfection du mouvement.

Il semble qu'on ne puisse pas faire mieux. Les Américains vous diront que Charlie a du génie. Et il a du moins celui du cinéma. Ce n'est pas un acteur de profession, il n'a pas, comme tant de braves gens de nos jours, rêvé de faire du cinéma. Il n'y pensait pas ! Ce n'est pas lui qui a été

au cinéma ; c'est le cinéma qui a été à lui. De son métier d'origine Chaplin est violoniste. Et comme cet homme extraordinaire ne saurait rien faire comme tout le monde, il jouait du violon de la main gauche. Il composait aussi et éditait ses œuvres. Elles s'arracheraient aujourd'hui. Une valse de Charlot, ou mieux, un fox-trott, voilà qui ne doit pas être banal. Mais en ces temps anciens où il s'occupait seulement de son violon, la vie ne lui souriait guère et il joignait difficilement les deux bouts.

Mais le hasard, un heureux hasard, le guettait.

Un jour à une fête, — quelle était cette fête ? — l'histoire ne le dit pas et peut-être y figurait-il comme musicien, Charlot, de

bonne humeur, se met à faire des pitreries. L'assistance se divertissait beaucoup. Seul un homme grave, préoccupé, ne riait pas. Il pensait à autre chose. C'était Mac Sennet, un des premiers et osons dire le premier metteur en scène américain pour le comique. Sennet, immédiatement, propose à Chaplin de lui faire faire du cinéma.

Il accepta ; inutile de le dire. Bientôt il s'établissait avec son frère Sydney et tous deux partaient pour Los Angeles.

Los Angeles est une ville de Californie, et c'est peut-être la ville la plus singulière du monde. C'est la ville du cinéma. Les seules usines qu'on y trouve sont des « studios », ou des ateliers pour le tirage des vues, la fabrication des pellicules. On y joue du revolver, on s'y fait écraser à toutes les heures du jour sous l'œil attentif d'un opérateur qui tourne.



C'est donc là que Charlot vint avec son frère et sa femme. Car Charlot est marié. Comme lui, sa femme tourne. Dans les débuts ils jouaient ensemble. Puis ils se séparèrent, cinématographiquement parlant. Elle vient d'être engagée par une grande firme pour jouer la comédie dramatique. C'est une nouvelle étoile qui se lève et qui a d'ailleurs fait ses preuves.

Charlot écrit ses scénarios lui-même. Comme dans toutes les maisons américaines, des personnes spéciales — des scénaristes — les lui découpent et les agrémentent de trouvailles ingénieuses.

Charlot met environ quatre mois à établir une bande. Il étudie son rôle avec un soin minutieux. Rien n'est laissé au hasard. Lorsqu'il se sent au point, il fait tourner. Mais si le « bout » à la projection ne lui convient pas parfaitement, il recommence. C'est le plus grand gâcheur de négatifs de tous les États-Unis, si l'on peut appeler gâcher pousser si loin le souci professionnel. Le mètre de film vierge coûte un franc, il faut être Charlot pour se permettre d'en gaspiller librement. Mais c'est peut-être parce qu'il sait gaspiller bien à propos que Charlot est Charlot : Charlot l'inimitable.

Et puis cet homme heureux peut faire des sacrifices. Les bénéfices qu'il réalise le lui permettent. C'est incontestablement l'acteur



UNE REINE ET DEUX ROIS DE L'ÉCRAN. — La reine, c'est Mary Pickford, dont tous les amateurs de cinéma ont admiré le talent et la radieuse beauté. Les rois, ce sont, à gauche Douglas Fairbanks, athlétique et jovial, et à droite, l'inimitable, le génial Charlot.

du monde qui gagne le plus.

Comme ils semblent petits, ridicules les prétendus gros cachets d'autrefois des Caruso, des Sarah Bernhardt, des Guitry. Lorsque avant la guerre, on disait d'un comédien fameux qu'il gagnait 1 000 francs par soir plus un tant pour cent sur la recette, les yeux s'écarquillaient. Des gens s'indignaient aussi : « C'est immoral, avançaient-ils ».

Charlot à lui tout seul gagne plus que dix vedettes réunies. On estime son gain annuel à trois millions net.

Une grande maison française de cinématographe lui a acheté huit films pour cinq millions.

Qu'il en profite pendant que cela dure, dira le monsieur grincheux. Mais Charlot est loin d'être au bout de son rouleau. Comme tous les artistes vraiment dignes de ce nom, il sait se renouveler.



C'est ainsi qu'après avoir joué d'abord plutôt la farce, il incline très nettement vers la comédie dans ses dernières productions. Et ceci a coïncidé avec une modification dans son nom. Charlot est devenu Charlie Chaplin ou plus exactement il abandonne un pseudonyme illustre pour son nom propre.

Charlot est non seulement un acteur inégalable, mais c'est un homme d'affaires de premier ordre. Les chiffres cités ci-dessus le prouvent d'ailleurs sans commentaire. Avec trois autres grandes vedettes de l'écran américain, Douglas Fairbank, Mary Pickford et Griffith, il vient de fonder un consortium. Ces acteurs s'éditent eux-mêmes.

La fortune de Charlot va donc encore accélérer sa marche fabuleuse. Le jour n'est peut-être pas loin où la boutade d'une affiche réclame deviendra une réalité. Dans cette démocratie, où tant de gens sont rois, il sera le vrai roi du cinéma, habitera dans l'avenue des milliardaires de New-York et peut-être hélas ! ce qui sera le pire, ne jouera plus.

Mais ce ne sont pas ses intentions. Au contraire. Jamais il n'a tant travaillé ni produit. Dans quelques jours vous en aurez une preuve nouvelle. Il doit jouer une *Idylle aux champs*. L'Amérique en est folle et je suis sûr que la France en rira comme elle, aux éclats.

ANDRÉ GRIMAUD.



L'ÉDUCATION ATHLÉTIQUE DE DEUX AMIS. L'UN PORTANT L'AUTRE. — Ici, c'est le robuste Douglas Fairbanks, qui véhicule son camarade Charlot. Les deux « as » du ciné s'entraînent chaque jour, et font de la culture physique intensive. La fantaisie de Charlot ne manque pas de s'y manifester.



UN DES GESTES A SUCCÈS : LE SALUT DE CHARLOT.



LE LARGE RIRE DU ROI INCONTESTÉ DE L'ÉCRAN.

J'ai vu.

LE BILLET DE LOTERIE

LES fleurettes d'un pot à tisane luisaient sur la table de nuit, près du lit où Xavier Marbel regardait le ciel d'automne, par-dessus le mur de l'hôpital.

Xavier se savait perdu. De grands chagrins avaient hâté le mal dont était mort son père, mais s'il avait pu ne pas penser continuellement à Sylvaine, ses derniers jours auraient été supportables. Ses souvenirs n'allaient guère au delà d'un certain après-midi de printemps.

Il passait devant le Théâtre Dramatique, lorsqu'une fenêtre s'ouvrit. Une adorable apparition s'encadra dans la croisée.

Au milieu de ce Paris moderne, Rosalinde souriait !

Elle avait la taille serrée dans un corsage en satin cerise, une perruque poudrée à frimas. Leurs yeux se rencontrèrent, et il courut prendre un fauteuil pour la matinée qui commençait. Avec le programme il identifia la belle inconnue de la fenêtre : M^{lle} Sylvaine Monier — Célémène.

Elle apparaissait dans l'entre-bâillement d'un volet, prudente et craignant quelque vieux jaloux, dans un décor de théâtre tout vaporisé de lune...

Alors, après un envoi de fleurs et quelques rendez-vous, l'histoire avait été la vieille histoire. Puis, la belle aventure avait pris fin avec l'argent d'un petit héritage. Sylvaine avait quitté Xavier, et maintenant sa vie tenait dans cette étroite couchette de la maison de santé.

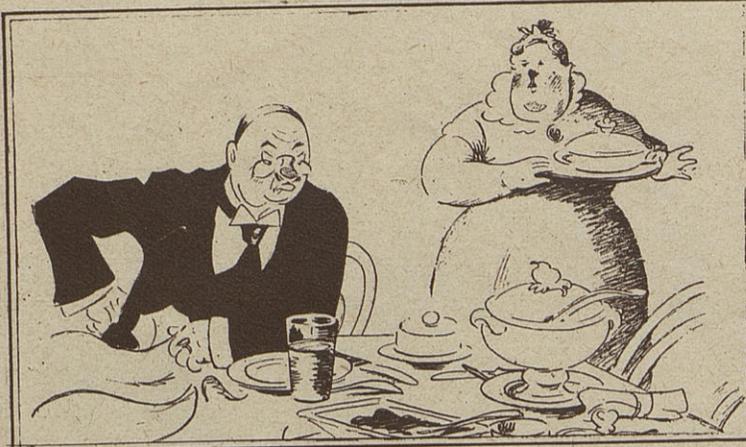
Du tiroir de sa table il tira un portefeuille. Sur la couverture, s'éparpillèrent un billet de loterie, des cartes, une vieille photographie.

Il sourit en pensant au jour où il avait pris ce billet dont le chiffre : 4 912, avait été choisi par Sylvaine.

Un journal de la veille traînait près du pot à tisane ; il l'ouvrit, lut un fait-divers, aperçut deux colonnes de chiffres et, tout à coup, son visage

s'empourpra, une crise de toux le rejeta sur ses coussins.

Sœur Cécile entra, apportant un calmant, et Xavier épuisé s'endormit, un peu de sang aux lèvres, en murmurant :



— Si ce n'est pas malheureux d'avoir épousé une femme qui a une tête de cuisinière et qui ne sait même pas faire la cuisine !

— Ma sœur, j'ai gagné... gardez le journal, j'ai gagné 200 000 francs !...

Lorsqu'il s'éveilla, sœur Cécile vint le prévenir qu'une dame demandait à le voir, et Sylvaine entra dans la chambre claire.

Xavier avait brusquement compris. Évidemment, elle s'était souvenue du numéro de ce billet, et elle venait.

Elle retrouva les mots d'autrefois. — Pardon, m'amour, je rentre d'un long voyage, et j'ai voulu te voir tout de suite. J'ai eu tort... mais tu guériras et tu verras...

Xavier se laissait prendre encore au charme de cette voix qui avait tant de fois menti et qu'il ne

croyait plus entendre. Elle prit dans ses mains gantées les mains du malheureux, maigres et moites, des mains de cire que garrotaient des veines bleues, et, béant, il la contemplait.

Les rideaux de tulle adoucissaient encore la fin dorée de cette belle journée, dans la salle recueillie, et Sylvaine n'osait point parler trop fort.

Xavier se reprenait à vivre, il parlait du passé.

— Te souviens-tu?... te souviens-tu?...

Il sortit la photographie de Sylvaine.

La jeune femme avait vu le billet de loterie qui enveloppait l'image et Xavier Marbel s'était aperçu de ce regard.

— Oh ! tu as conservé ce billet, dit-elle en riant, te souviens-tu du soir où tu l'as pris? C'est moi qui l'avais choisi... 4 912... Laisse-moi l'emporter, s'il sortait, tu ne le saurais pas.

Et, riant toujours, comme si elle n'eût attaché aucune importance à ces paroles, elle tira sa montre et regarda l'heure.

Elle avait sans doute un rendez-vous, quelqu'un l'attendait peut-être devant la porte, alors, Xavier éclata :

— Menteuse ! menteuse !... Tu reviens parce que tu sais que j'ai gagné... Voleuse qui veux me prendre ce billet, à moi qui vais mourir ! Tiens, tiens, personne ne l'aura... Voilà ce que j'en fais...

De ses longs doigts maigres, il déchira le papier en petits morceaux qu'il porta à sa bouche. Il les mâcha, il les avala, et malgré une autre crise, comme un affamé qui recueille avec soin les miettes de sa table, il ramassa les morceaux du billet tombés sur la couverture, et les mangea, en tousant, tous, jusqu'au dernier.

Épouvantée, Sylvaine se sauva, pensant renverser le bol que sœur Cécile apportait au malade qui, la tête dans ses coussins, pleurait avec des sanglots qui soulevaient ses pauvres épaules étroites...
LÉO LARGUIER.

LES ANGLAISES VEULENT ÊTRE LOGÉES A BON MARCHÉ



La préparation du mortier pour les fondations.



Le casse-croûte devant une habitation achevée.



Une équipe de « charpentières ».

En France, il est actuellement impossible de trouver à se loger. Outre-Manche, la crise des logements menaçait aussi de s'étendre, mais nos alliés se lèvent pour lutter contre la vie chère. Des ligues de ménagères se sont constituées pour faire bâtir des habitations à bon marché. Et les femmes anglaises, ne craignant pas de mettre la main à l'ouvrage, s'improvisent « maçons, menuisiers, charpentiers et couvreurs » pour édifier de petites maisonnettes suffisamment confortables, en attendant la fin de la crise.



La rentrée des outils à la fin de la journée.

J'ai vu.



L'ASSOCIATION SPORTIVE PERPIGNANAISE (CHAMPION DE FRANCE 1914).
De gauche à droite, debout : Serre, Courrege, Giral (tué), Couffé (tué), Barbe, Amilhat, Noié (tué), Roques, Fournier (tué). Assis : Lyda (tué), Lacarra, Bedot (tué), Gravas, Schuller (tué), Joué (tué).

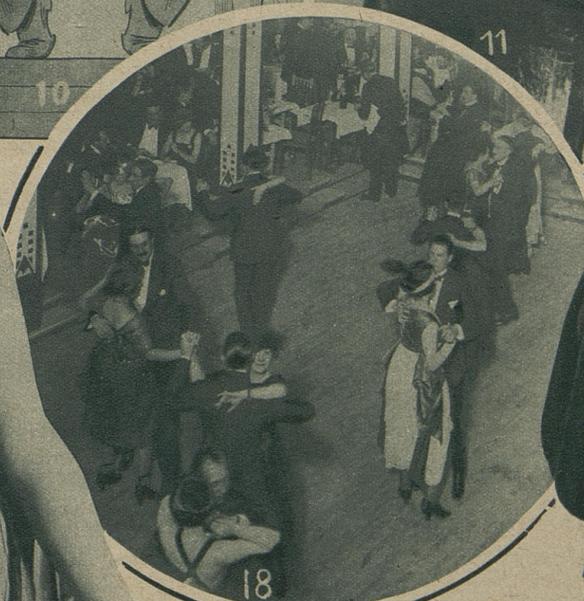
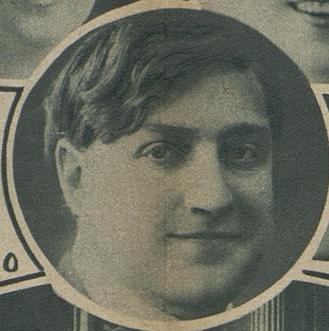
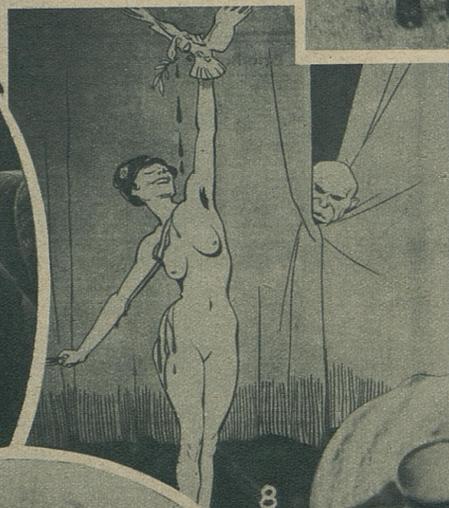
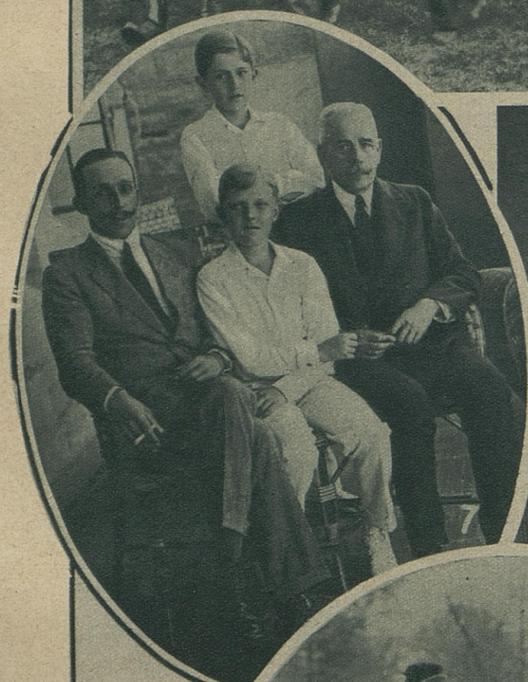
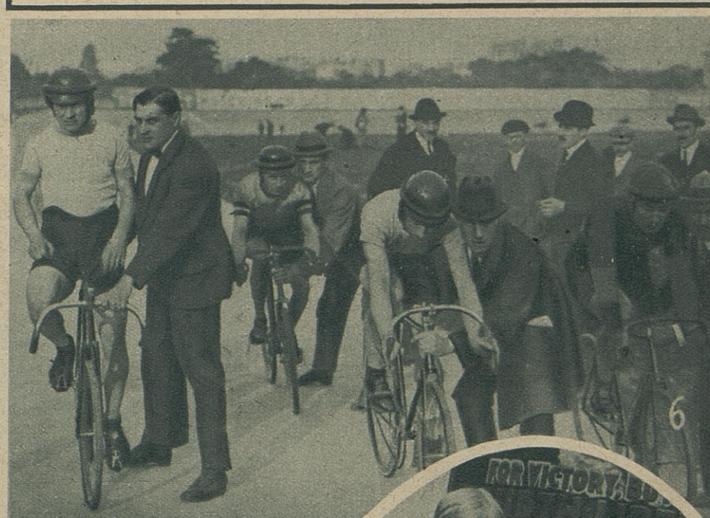
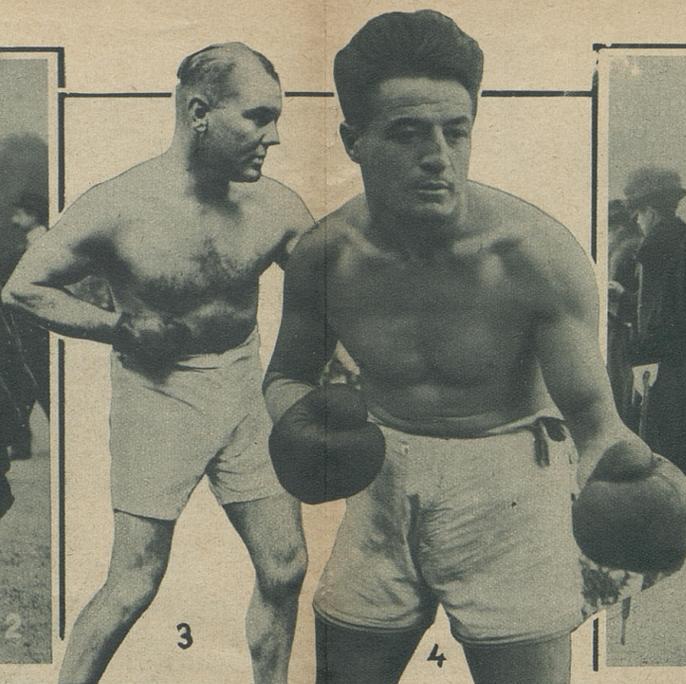


L'AVIRON BAYONNAIS (CHAMPION DE FRANCE 1913).
Debout, de gauche à droite : Lissalde, Poyedebasque (tué), Fouillassart, Roë, Fortis (tué), Beaulieu (tué), Iguinitz (tué), Lafitte (tué). Deuxième rang : Laurent, Schang (tué). Assis : Hedembaigt (tué), Jules Forgues (tué), Fernand Forgues, Charles Forgues (tué), Domercq (tué).

Deux Équipes de Héros (Cl. 1914)

Les deux teams de quinze qui comptent le plus grand nombre de leurs équipiers morts au champ d'honneur. En bas : l'Aviron bayonnais, 10 tués, 2 grands blessés. Au-dessus : l'Association sportive perpignanaise, 10 tués, dont 8 figurent sur ce document. Le premier, on le sait, se classa champion de France en 1913. La seconde remporta le championnat en 1914. Comme on le voit, les joueurs de rugby français ont fait largement leur devoir.

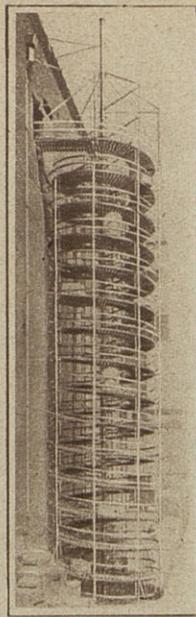
Quelques as de l'Aviron morts au feu.
De haut en bas : Hedembaigt, Poyedebasque, Beaulieu.



(1) Aux courses de Longchamp, l'amateur Penillet roule dans la foule. La police doit le protéger. — (2) (5) (12) et (19) Quelques toilettes caractéristiques des modes nouvelles de l'hiver. — (3) L'Américain Mac Goorty se fait disqualifier pour un coup douteux donné à Balzac (4), champion de France des poids moyens. — (6) Les concurrents du prix de Boulogne au départ : Larrue, Serrès, Limart et Vandersuypt. — (7) Le roi d'Espagne, ses fils et leur oncle passent par Paris se rendant à Londres; Ils vont revenir. — (8) La Danse de la Victoire, d'après le *Simplicissimus*: la France poignarde la colombe de la Paix; Clemenceau regarde. — (9) Une scène de la vie chère à Paris d'après les illustrés anglais: des gens du monde s'habillant au « décrochez-moi ça ». — (10) Le président Ebert "Frédéric le Gros"

d'après le *Kladderadatsch*. — (11) Le vice-président Marshall, qui remplacerait Wilson si la maladie du grand homme d'État s'aggravait. — (13) A l'exposition canine des Tuileries: Quelques lauréats. — (14) Gaston Chevrolet s'adjuge, aux États-Unis, la coupe des 150 milles. — (15) Marthe Régner, la charmante artiste, montre dans *le Voleur d'étoiles* la libre et profonde comédie de son mari Sacha Guitry (20). — (17) Lily Dickson, la nouvelle étoile du cinéma américain. — (18) La folie du jour et des soirs à Paris: les dancings américains. — (21) Une réunion de femmes françaises où l'on discute les questions d'enseignement pour les jeunes filles: M^{me} Schlumberger parle.

La Science pittoresque



Une glissière qui dessert une maison de 12 étages.

UN IMPOSANT CHEMIN DE ROULEMENT

Vous connaissez les glissières établies dans les grands magasins pour descendre les paquets de marchandises? Elles rendent de très grands services parce qu'elles n'exigent aucun frais d'entretien; on leur confie les paquets qui descendent tout

seuls, par gravitation, comme on dit, jusqu'au sous-sol.

En Amérique — il faut toujours voir ce qui se fait là-bas pour trouver des applications étonnantes des découvertes les plus simples — où, dans les villes importantes, le terrain est mesuré, on construit de très hautes maisons desservies par des ascenseurs et des « descenseurs » énormes. La glissière que représente notre photographie flanque une maison de commerce de 12 étages. Les colis de marchandises préparés à l'étage supérieur sont amenés à la glissière sur des chariots électriques et ils descendent tout seuls. On remarque que le plan est fort peu incliné, il a fallu le construire ainsi pour que les colis ne prennent pas, en fin de course, une vitesse excessive. Mais le plan est fait de rouleaux montés sur billes qui tournent et descendent lentement les caisses qu'on leur confie. Le transporteur représenté ici descend chaque jour 75.000 kilogrammes d'aliments.

UN NOUVEAU MOULIN A CAFÉ

Le moulin à café, qui doit être vieux comme le monde, tout au moins, comme le café, est un appareil de ménage dont la technique n'a jamais subi aucun changement. Tel nos aïeules l'ont trouvé, tel nous le trouvons aujourd'hui partout.

Nos enfants ne pourront pas en dire autant.

En effet, le moulin à café vient de subir une transformation radicale: il a perdu un de ses organes: le tiroir! Imaginez ce que doit être un moulin à café sans tiroir? On ne comprend plus. Cependant la réforme est faite et bien faite, grâce à un petit inventeur français, M. Roger Roblet qui peut se vanter d'avoir eu la main heureuse.

Vous connaissez le rôle du tiroir dans un moulin à café. Il recueille la poudre et si, par malheur, vous ne l'avez pas surveillé, vous le trouvez par terre avec la précieuse denrée! D'autres fois il ne peut pas sortir; vous faites un effort et il vient trop vite; c'est encore le café qui prend!... Si vous êtes parvenu à l'extraire de son logement sans accident, il vous faut puiser le café avec une cuiller et le verser dans le filtre, bien doucement; pencher ensuite le tiroir sur une de ses arêtes et à petits coups du doigt, faire sombrer le restant du contenu dans le filtre. On en perd de la denrée « que c'est une désolation »!

M. Roger Roblet nous offre un moulin à café qui se présente d'abord sous une forme plus coquette, tirée d'une matière qui a commencé à faire son apparition dans toutes les cuisines: l'aluminium. Il est cylindrique et brille à se mirer. Il est surtout très propre, autre avantage non moins appréciable. Enfin, il n'a pas de tiroir, parce que le tiroir est inutile.

Pendant que vous tournez le moulin, la poudre de café s'accumule dans une sorte d'entonnoir que vous

remarquez dans notre dessin. Cet entonnoir est fermé par un disque d'aluminium et aucun grain de poudre ne sombre. Quand vous avez terminé l'opération, il vous suffit de placer votre moulin directement sur le filtre et de tourner à la main un petit bouton placé sur la droite de l'appareil. Le disque ou volet de l'entonnoir fait un quart de tour et le café tombe dans le filtre.

Connaissiez-vous une invention plus pratique? C'est encore en France qu'on sait trouver le mieux les problèmes à résoudre et les solutions les plus simples et les plus élégantes.

PARACHUTE-DIRIGEABLE

Les parachutes permettent aux aviateurs en danger de se précipiter hors de leurs avions et de descendre lentement sur le sol. Ils ont sauvé bien des pilotes pendant la guerre. Malheureusement le parachute est toujours le jouet du vent et le pilote peut être entraîné soit dans les lignes ennemies soit au-dessus d'une rivière, d'un lac, d'un marais d'où il sortirait très difficilement. Un inventeur a eu l'idée de construire un parachute-dirigeable pourvu d'une hélice et d'un gouvernail, permettant en principe, au naufragé de l'air de choisir un lieu d'atterrissage propice.

On voit sur notre image comment l'inventeur a compris le problème. Son parachute est, en somme, un énorme parapluie à manche rigide portant deux manivelles que le navigateur actionne pour faire tourner l'hélice. Il agit sur le gouvernail par une pédale au pied.

Tout cela



Ce parachute permet à l'aviateur d'atterrir où il veut.

est bien joli en théorie, mais la pratique de cet appareil soulève des problèmes d'encombrement, de préparatifs, impose des manœuvres que 99 fois sur 100 le pilote n'a pas le temps d'exécuter. Il faudrait également démontrer l'efficacité de l'hélice propulsive, or, étant donné le moteur, elle nous paraît devoir être nulle.

UN ÉTRANGE PAYSAGE

L'avenir de l'industrie appartient-il au pétrole? Les Américains en sont tout à fait persuadés et l'activité des prospecteurs qui ont découvert les nappes de Californie, de Wyoming, du Kansas, de l'Oklahoma, ne s'est nullement ralentie. La dernière ruée a eu lieu vers le nord et l'ouest du Texas où de petits villages tranquilles sont devenus tout à coup des centres d'activité.

La photographie que nous reproduisons, prise en aéroplane, montre le paysage typique d'une exploitation



Vue en aéro d'une exploitation pétrolière.

récente. Il est garni de puits à huile qui le noient dans une atmosphère de fumées, de poussières et de suie, peuplée d'aventuriers. Des fortunes se sont faites et perdues en une nuit.

Une compagnie engage 5.000 dollars pour l'achat de terrains qui ont été revendus peu après 1 million de dollars!

L'Amérique s'assure ainsi la domination sur le commerce du pétrole; mais nous pouvons nous soustraire, en France, à cette domination, en exploitant nos richesses en houille blanche. Le pétrole sera vaincu par l'électricité.

LA FOURCHETTE UNIVERSELLE

Voici un appareil qui

constitue une très heureuse invention pour les mutilés de la guerre, ceux qui nous reviennent avec une seule main. On a fait pour eux toutes sortes d'instruments plus ou moins pratiques leur permettant de se servir eux-mêmes à table; ils y arrivent, certes, car nécessité fait loi, mais non sans difficultés.

La Mariette

se présente à eux dans des conditions particulièrement intéressantes. C'est un couteau-fourchette pourvu d'un solide manche auquel la fourchette est fixée. Sur la tige métallique on peut coulisser un tube portant le couteau auquel on a donné une forme spéciale et qui tranche sans difficulté les morceaux d'aliments aux dimensions voulues.

Dès qu'un morceau est piqué, le couteau s'abaisse; il suffit alors d'imprimer au manche un mouvement de rotation pour que le sectionnement ait lieu. La fourchette retient alors une bouchée que l'on peut porter à la bouche sans danger puisque le couteau remonte dans sa position de repos dès que l'on cesse d'appuyer sur le manche. Une enveloppe protectrice permet de mettre la fourchette dans sa poche afin de la porter toujours avec soi. Ce qui n'est pas, on le sait, à la caserne, comme en excursion, ou même dans la vie quotidienne, à la campagne surtout, un mince avantage.

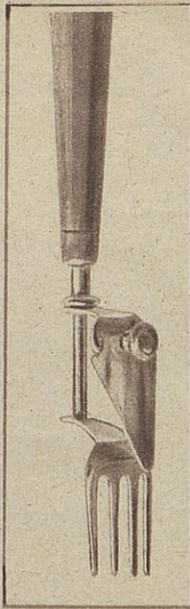
POUR LE BUREAU

Si vous êtes tant soi peu adroit, vous allez pouvoir construire vous-même un objet de bureau très utile et très décoratif.

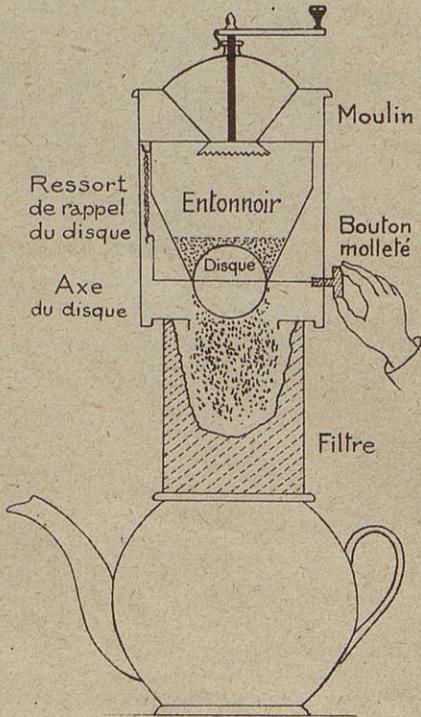
Dans un tronc d'arbre de 18 centimètres environ de diamètre, coupez une longueur de 25 centimètres et sciez cette bûche en deux dans le sens de la longueur. Un trait de scie à 16 centimètres d'une extrémité vous permettra d'enlever proprement avec un ciseau et un maillet une partie du bois, comme l'indique notre figure. Ce vide sera bien uni, bien lisse en le frottant avec du papier de verre. Vous vernirez ensuite le tout, y compris la partie de l'objet laissée en grume. Mais, auparavant, il faudra creuser un trou dans lequel vous pourrez loger un encrier rond, en verre.

Le logement creusé servira à ouvrir les lettres. Avec une vrille assez longue et assez fine, vous creuserez un trou dans la partie droite (côté de l'encrier) du bloc de bois, de manière que ce trou se prolonge quelque peu dans la partie verticale servant de cadre à l'évidement. Vous choisirez ensuite un couteau à longue lame, en bon acier et bien effilé, puis vous creuserez un petit trou à l'extrémité de la lame. Une goupille introduite dans le bois et passant par le trou de la lame permettra au couteau de s'abaisser et de couper la tranche des lettres. C'est, en somme, une machine très simple à ouvrir le courrier. Et cela constituera un joli petit meuble de bureau. Voilà, pour l'hiver qui vient, et à la campagne, où, pour ceux qui n'aiment pas la lecture, les soirées sont interminables, une excellente manière d'utiliser son temps de façon profitable.

LUCIEN FOURNIER.



Une fourchette pratique pour les mutilés.



Le détail de la construction d'un moulin à café sans tiroir.

AU DESSUS DES PARTIS

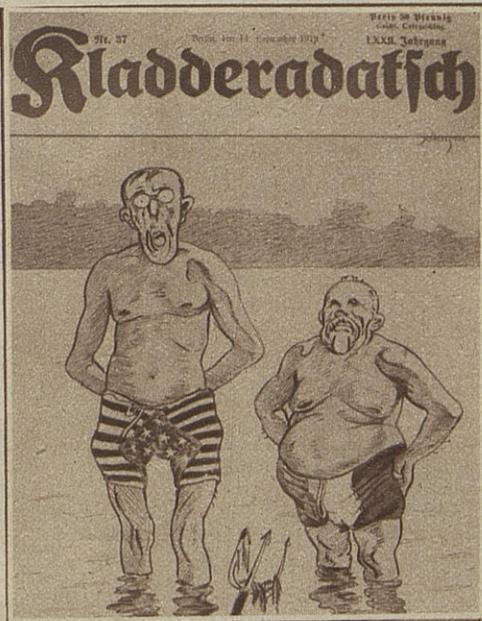
Je ne sais rien de plus curieux que la mentalité actuelle des électeurs, si ce n'est celle des futurs candidats à la députation. Ils parlent et l'on dirait qu'ils s'aperçoivent, tout à coup, au milieu de leurs discours, que leur vocabulaire n'est plus d'accord ni avec leurs sentiments, ni avec la réalité. Les mots ont la destinée des vêtements. Un beau matin, ils apparaissent usés, déformés, inaptes. Le vieux langage politique arrive à cette heure significative. Il ne traduit plus nos pensées.

Est-ce que nous songerions à ne plus voter? Bien au contraire. Les prochaines élections ne verront pas d'abstentionnistes. Nous voulons tous voter, jamais nous ne l'avons voulu davantage. Mais à l'aurore de cette campagne électorale, nous nous demandons comment voter. Et nous sommes très embarrassés de nous répondre à nous-mêmes.

Les esprits rapides affirment: «La faute en est au mode de scrutin. Sa nouveauté ajoute à son imprécision. Nous votions autrefois pour Monsieur Un tel. Il va falloir voter sur un programme. L'habitude manque». La forme du scrutin entre sans doute pour quelque chose dans notre incertitude. Elle n'en constitue pas la raison profonde. Nous ne nous reconnaissons plus, parce que les gestes anciens ne correspondent plus à notre mentalité, qui a changé.

Vous estimez comme moi, je suppose, que les hommes politiques, loin de mener l'opinion, ainsi qu'ils le disent volontiers, la suivent. C'est, d'ailleurs, leur fonction, dans un régime de suffrage universel, de l'exprimer. Or, depuis six mois, à quel spectacle assistons-nous? Des associations, des ligues, des groupements très nombreux sont sortis de terre, avec enthousiasme. Les anciens partis, par instinct de conservation, ont crié aussi fort que les

nouveaux. En peu de temps on vit que, sous des étiquettes différentes, beaucoup émettaient les mêmes idées. Elles s'aggloméraient en une sorte de bloc qu'on retrouvait ici et là.



Une réplique allemande à la photographie d'Ebert et Noske que nous avons récemment publiée en couverture: «dernier portrait dit la légende du document disent-ils des Présidents Wilson et Poincaré.»

Peu à peu les dissidences s'effacèrent. Je crois qu'aujourd'hui, sauf aux extrêmes, ce noyau de programme se retrouve au centre de toutes les professions de foi. L'amour-propre seul

y maintient des titres divers. Les mots varient, les faits sont identiques. A ces devantures multiples s'étalent, en somme, les mêmes marchandises.

D'où vient cela? De ce qu'en agitant les cervelles on a entendu, par-dessus les cacophonies inévitables, qu'elles rendaient toutes un certain nombre de sons pareils. Y aurait-il donc, dans les consciences françaises, unité d'aspirations? Pour tous les hommes sincères et capables de calme, j'en suis convaincu. Leur terrain d'entente est aujourd'hui beaucoup plus vaste que celui de leurs divisions. Les politiciens de carrière le sentent. L'électeur commence à s'en rendre compte. Cette heureuse transformation de l'esprit public a une cause. Et je n'hésite pas à dire que cette cause est la guerre.

Avant la guerre, nous vivions moralement à l'écart du reste du monde, nos préoccupations politiques ne dépassaient guère nos frontières et nos énergies sociales s'épuisaient en luttes intérieures. Les grandes questions étaient d'être ou non anti-clérical, militariste ou anti-militariste. Des avertissements comme celui d'Agadir avaient beau nous faire souvenir que nous n'étions pas seuls sur terre. L'émotion passée, nous refermions notre tour d'ivoire qui retentissait derechef de nos querelles intimes.

Le premier coup de canon brisa les fenêtres closes de nos âmes et nous rappela que la France n'était qu'une partie du monde, une partie d'une partie du monde. Devant la coalition de nos ennemis, nous nous sentîmes solidaires des nations libres. Le problème terrible pour nous fut de savoir dans quelle mesure elles reconnaîtraient cette solidarité.

(A suivre.)

JACQUES DUVAL.

UNE LEÇON D'HISTOIRE PAR LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY



(Cl. Meys)

Sur le terrain de Saint-Privat, près de Metz, où le 18 août 1870 se livra entre Allemands et Français une furieuse bataille qui anéantit la garde prussienne, le général de Maud'huy explique les opérations militaires du maré-

chal Canrobert. Le général de Maud'huy, qui sur sa demande rentre dans le cadre de réserve, et dont on sait les brillants états de services, a ici pour auditeurs les membres du congrès du Club Alpin français. (18 sept.)

J'ai vu.

LE "KULOT" BOUCHE OU LE CAMELOT ALLEMAND (Suite et fin.)

CES renseignements, lisons-nous dans le *Journal des Débats*, ont trait aux commerçants que les voyageurs doivent visiter et aux besoins du commerce suisse. Le pays est divisé en quatre cercles et chacun de ces cercles est particulièrement et minutieusement étudié.

Au moment de son départ d'Allemagne, chaque voyageur reçoit une note que lui remet sa maison et qu'elle a reçue elle-même de l'office impérial du commerce. Ce document, strictement confidentiel, contient toutes les indications utiles.

Le tract indique au voyageur l'hôtel où il doit descendre, les gens qu'il doit visiter et l'ordre dans lequel il doit exécuter sa tournée. Il lui fournit des précisions sur ses futurs clients, l'heure à laquelle il peut les rencontrer, leurs défauts, leurs petites manies, leur côté sensible, leur situation financière, leurs goûts artistiques ou gastronomiques, leurs opinions politiques et religieuses et même leurs préférences théâtrales ou musicales. C'est, on le voit, un dossier complet.

Au reste, voici quelques exemples concrets cités par la revue "Bibliothèque Universelle".
Schweitz, Berne III, 26^e arrondissement :
Un tel... (Prima) Postgasse n° à gauche.



COMMENT LES ALLEMANDS NOUS TRAITENT. — Dessins parus dans les journaux boches avec, comme légendes, pour celui du haut : « La civilisation française en Alsace et Lorraine » ; pour celui du bas : « Les Voleurs de l'Entente ».

Caractère difficile, grognon. Ne pas prendre garde à sa femme qu'il traite en domestique. Aime la chasse et les chevaux. Belle famille, enfants pleins de santé. La fille aînée peintre. A un fils médecin à Baden. En religion est éclectique. Lui offrir d'entrer dans le trust inter-

national de la vanille.

Prendre entre les n° et le passage conduisant à la rue de la Justice, monter à droite troisième maison. Z..., bon garçon, bon vivant, aime la bonne chère. Le voir le soir à la fermeture, et, comme il est trop tard pour parler affaires, l'inviter à dîner chez Dettwyler, le traiteur. Il acceptera neuf fois sur dix. Il aime par-dessus tout le Sauterne.

Voilà comment le gouvernement allemand encourage et facilite la tâche des voyageurs de commerce. Il est resté fidèle à la doctrine de Bismarck : *Après le marchand, le soldat*. N'ayant point réussi à asservir le monde par les armes, il va essayer à nouveau de le conquérir économiquement. Il sait que la tâche va être rude, que des méfiances sans nom vont se manifester de toutes parts. Tant pis, il ose. Il envoie ses pionniers fidèles, ses voyageurs de commerce qu'il dote d'un solide viatique. Il compte sur leur zèle, sur leur

dévouement, sur leur patriotisme. Il compte surtout sur notre non-préparation et sur notre administration qui, elle, ne cesse point de mettre des entraves aux trop rares initiatives de nos commerçants et de nos industriels.

ALBERT HOULGARD.

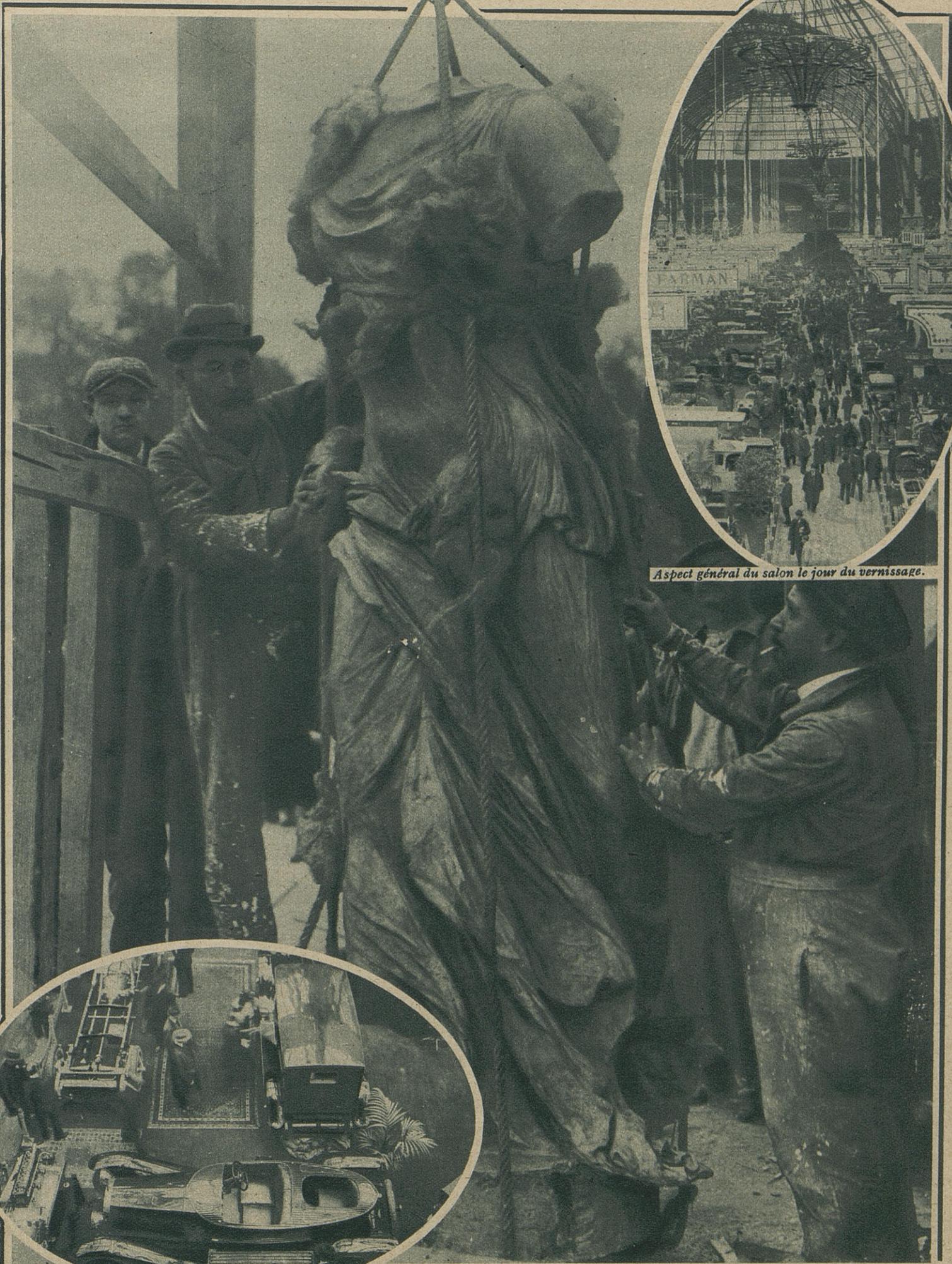
AUTOUR DU RAID PARIS-MELBOURNE (21.451 KILOMÈTRES)



C'est le dimanche 12 octobre que l'aviateur Poulet et son mécanicien Benoist devaient s'envoler vers l'Australie et c'est à cette occasion que furent prises les photos ci-contre. Malheureusement après 3 faux départs, le hardi

pilote a dû revenir à son champ d'Issy et remettre à un meilleur moment son envol définitif. A l'heure où nous mettons sous presse, on ne sait pas encore s'il est définitivement en route pour le but lointain qu'il s'est assigné.

J'ai vu.



Aspect général du salon le jour du vernissage.

On hisse la Victoire de Samothrace au sommet du monument érigé sur le terre-plein du Grand-Palais.

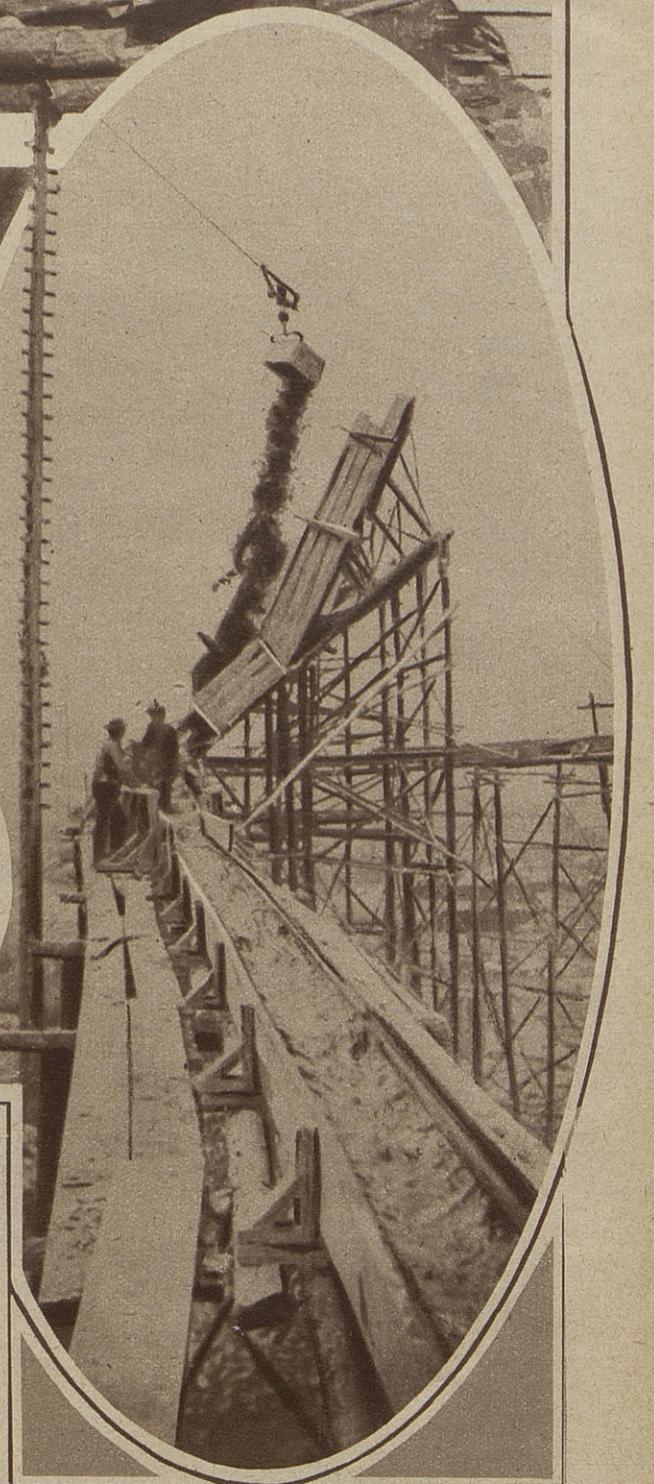
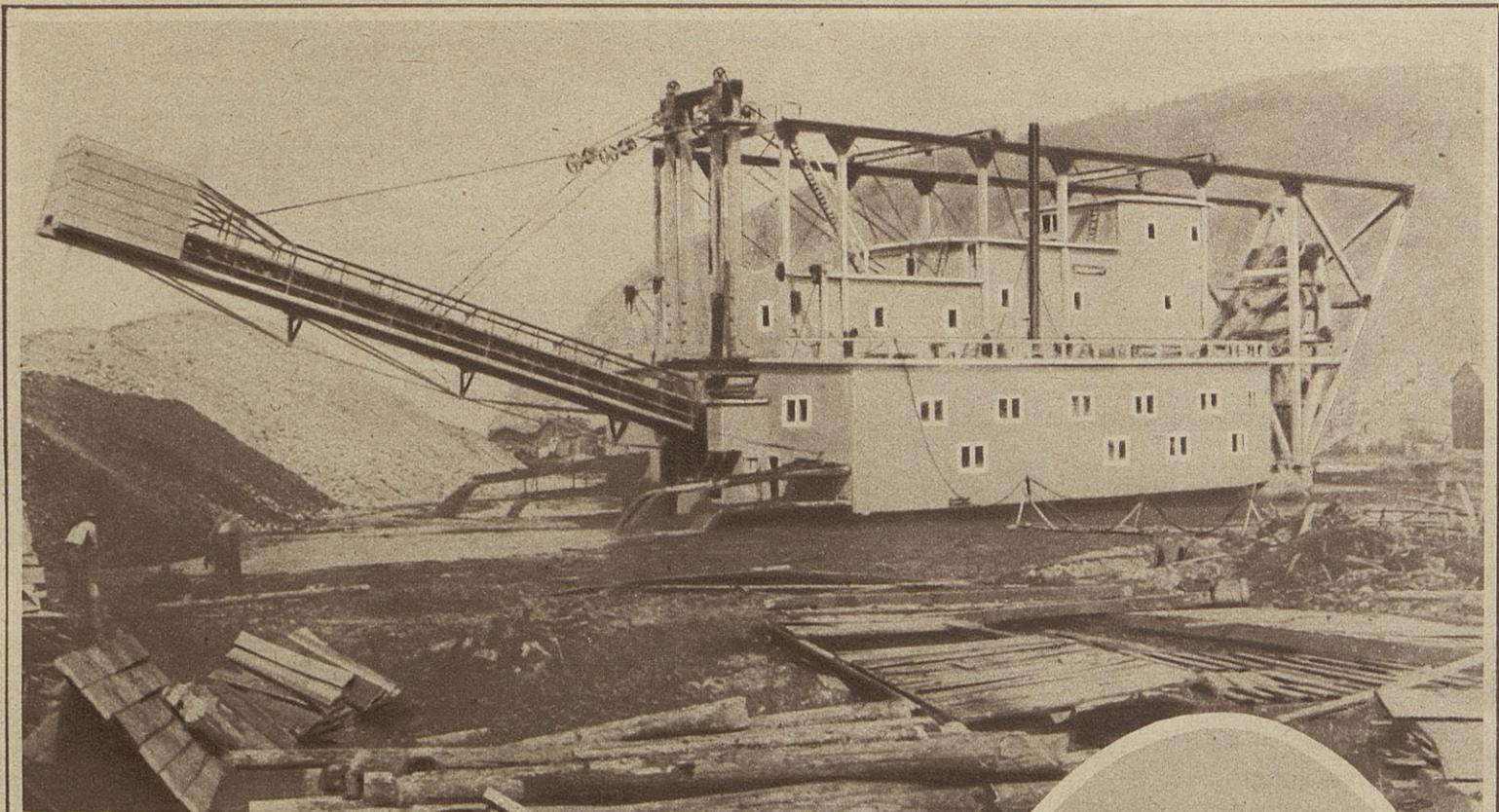
Une vue du salon prise du plafond.

AU XV^e SALON DE L'AUTOMOBILE

En Amérique où les routes sont exécrables, le dernier recensement (1919) accuse 6.300.000 propriétaires d'automobiles, soit une pour 18 habitants. En France, où les routes sont les plus belles du monde, on compte 120.000 autos, soit une pour 400 habitants. Que nous sommes donc loin, dans la vie pratique, d'égaliser les Américains, et quel intérêt offre cette grande exposition d'auto-

mobiles qui se tient au Grand Palais... Sans entrer — notre cadre ne nous le permet pas — dans le détail des progrès que notre industrie a réalisés, signalons parmi les nouveautés intéressantes que cette exposition met en relief : 1^o l'influence américaine sur l'aspect des voitures ; 2^o le siège à gauche ; 3^o les polycylindres ; 4^o le progrès des services électriques ; 5^o le freinage sur l'avant.

DANS L'ALASKA OU LA TERRE EST TRUFFÉE D'OR



Depuis la découverte des richissimes gisements de l'Alaska, les États-Unis d'Amérique sont devenus le plus grand producteur d'or. Les dernières statistiques, qui datent d'avant guerre, évaluent la production annuelle à près d'un milliard de francs.

Les gisements de l'Alaska font l'objet d'une exploitation intensive. Pour gagner du temps et économiser de la main-d'œuvre (un ouvrier gagne en Alaska de 250 à 300 francs par jour), les grandes compagnies minières ont recours à la force hydraulique, pour désagréger les alluvions aurifères.

L'eau, amenée parfois de fort loin, alimente un réservoir construit à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la mine. Soumise ainsi à une pression formidable, elle jaillit de la lance avec une force terrifiante. Le jet ronge le terrain, laissant les roches à nu. Dans sa retraite, l'eau entraîne les déblais dans une canalisation de bois, appelée *sluice*, où l'or est arrêté par des règles accouplées, dont l'intervalle est rempli de mercure. L'amalgame ainsi produit est traité dans de vastes alambics, où le mercure s'évapore, en libérant l'or.

Quand la configuration du terrain s'y prête, on emploie une drague de forme spéciale qui réalise une énorme économie de main-d'œuvre.

LES ÉCHOS DE "J'AI VU"



LES AVIATEURS POLICIERS A BERLIN.
Un des officiers du nouveau service descend de son appareil après une chasse aux malfaiteurs. Il avait embarqué avec lui un chien policier.

UN MOT DE M. HOOVER

M. Hoover, le ravitailleur de l'Europe comme on l'appelle, a passé pendant son séjour en France quelques jours à Deauville.

Bien qu'Américain — et si vous savez que pour beaucoup de braves gens, américain signifie multimillionnaire — M. Hoover trouve la vie un peu coûteuse sur la plage sélecte. Il ne s'en est plaint à personne seulement très malicieusement il a laissé, comme P. P. C., un mot, un mot fort spirituel qui a circulé parmi les baigneurs et qui par nous gagnera la ville.

M. Hoover, ce matin-là, était entré chez la buraliste et fort gracieusement, il demandait des timbres et, pour préciser, des timbres à quinze centimes.

— Combien en désirez-vous ? questionna la jeune fille.

M. Hoover eut un sourire moqueur :

— Cela dépend du prix que vous les vendez ici.

La buraliste en demeura stupide.

CONSTANTIN

Pour payer ses dettes, Constantin marie ses fils avec des demoiselles sans particule, mais qui ne sont pas sans dot. Les papas des ces jeunes filles exigent seulement un peu de publicité. Il faut aussi qu'on se souvienne que Tino a été roi. Et Tino se fait interviewer. Lui qui arborait jadis à Athènes, quand son impérial beau-frère n'avait pas encore passé en Hollande, des uniformes prussiens magnifiques, ne sait trop louer maintenant l'Angleterre. « Nos intérêts sont communs, proclame-t-il. Nous joindre aux puissances centrales eût signifié la ruine absolue de la Grèce. »

Mais en 1917 il écrivait à Guillaume : « Nous désirons la guerre avec l'Allemagne. »

A l'heure actuelle, il ne désire plus rien qu'une rente de Grèce, que le Parlement ne paraît pas pressé de lui servir.

Qui écrira à nouveau les Rois en exil en y ajoutant le tripotage, les affaires, les mensonges et le farouche besoin d'argent ?



AUX FÊTES DU MARÉCHAL, FOCH A TARRES.

LES ÉTREINTES DOULOUREUSES

Le prince de Galles avait serré tant de mains à Ottawa, qu'il dut, un de ces derniers soirs, cesser d'offrir sa dextre aux visiteurs ; la main gauche dut feindre d'ignorer ce qu'avait souffert la main droite et s'offrir, elle aussi, en holocauste. Cette épreuve du serrement de mains indéfiniment répété doit être un supplice terrible ; il est basé, comme ceux de l'Inquisition, sur la répétition indéfinie d'une même sensation. Peu d'hommes publics sont heureusement exposés à pareil traitement. La cérémonie ne peut guère se dérouler que dans des pays nettement démocratiques, et il est probable qu'en une quinzaine le prince de Galles a serré plus de mains que son grand-père au cours de toute son existence. La reine Victoria avait cependant eu l'avant-goût de pa-



La doctoresse Mary Gordon, présidente du congrès des femmes médecins de Londres.

reilles épreuves, car elle raconte dans son journal l'épuisement qu'elle ressentit après sa première grande réception lorsque trois mille personnes lui eurent baisé la main.

Ce sont surtout les présidents des États-Unis — et leurs femmes — qui sont exposés aux dangers du *handshake*. On dit que la main droite de Mme Cleveland était devenue sensiblement plus large que sa main gauche, à la suite de serremments de mains officiels et répétés, et l'on ajoute que, rentrée dans la vie privée, elle prit des leçons de violon afin que ses deux mains redevinssent homologues.

LIGUE DES « TORPILLÉS »

On se souvient qu'après Caporetto, beaucoup d'officiers généraux furent, en Italie, rendus brusquement à la vie civile. Ils viennent actuellement de constituer, sous la présidence du général Caproni, une ligue qui porte le titre assez bizarre de *Fascio ufficiali silurati* (Ligue d'officiers « torpillés »). « Torpillé » est, en effet, le terme qui, là-bas, rend à peu près notre expression de « limogé ».

La ligue compte déjà un millier de membres tous ayant au moins le titre de lieutenant-colonel. Quinze de ses adhérents furent commandants de corps d'armée. Elle a son bureau central à Rome, mais ne compte pas moins de trente sections dans les provinces. La ligue a pour but de réclamer la révision des décisions prises, tout au moins en ce qui concerne certains officiers géné-



La doctoresse japonaise Lomo Inouye au congrès des femmes médecins qui s'est tenu à Londres.

raux, et elle annonce qu'elle profitera de la suppression de la censure pour exposer nettement ses griefs dans la presse.

UN HOMMAGE INATTENDU

Sir George Buchanan qui vient d'être nommé ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome, est persuadé que ses compatriotes ne sont pas encore « mûrs » pour la campagne de tempérance qu'entreprennent les Américains en Angleterre.

A l'appui de sa conviction, il se plaît à raconter ce qu'il entendit alors qu'il était ministre de Grande-Bretagne à La Haye.

Au cours d'une réception, un Anglais et sa femme lui furent présentés et l'Anglais lui serra la main avec une cordialité particulière en disant :

— Vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que nous avons à vous rencontrer. Ma femme et moi ne jurons que par votre whisky ! N'est-ce pas, Suzy ?

On sait qu'une des marques les plus réputées de whisky porte le nom du nouvel ambassadeur à Rome !

LE SHAH FÉTICHISTE

Le shah de Perse, qui a entrepris son premier voyage en Europe, et fait actuellement des randonnées en Suisse en attendant de visiter la France et l'Angleterre, est le plus fétichiste des souverains.

Il ne possède pas moins de 200 « porte-bonheur » dont la plupart lui viennent de ses ancêtres et ont joué un rôle dans l'histoire (?) de la Perse.

Dans la collection figurent une croix en or qui a le pouvoir, paraît-il, d'obliger les criminels à entrer dans la voie des aveux : un diamant qui rend son heureux possesseur invincible !

Le shah possède un poignard qui a la même propriété ; mais la légende prétend que celui qui se servira de ce poignard périra par cette arme. Aussi, ledit poignard est soigneusement enfermé et le shah préférerait se voir battu à plate couture plutôt que de se servir de cette arme dangereuse. D'ailleurs, il ne craint rien, puisqu'il porte suspendu au cou un petit cube d'ambre, tombé du ciel aux jours où prêchait le Prophète et qui a la propriété de garantir de tout danger celui qui le porte.

Mais le fétiche le plus curieux consiste



Les nouveaux habitants de la résidence impériale d'Ishl, le château favori de François-Joseph.

en un petit coffret d'or enrichi d'émeraudes, qui a été béni par Mahomet. Ce coffret rend invisibles, à leur volonté, les membres de la famille régnante de Perse...

TERMONDE PENDANT LA GUERRE.

On sait que la ville flamande de Termonde fut incendiée aux trois quarts par les Allemands en 1914. Plus de 1 200 maisons brûlèrent. M. Vermeersch, bourgmestre et député de la ville, possède une photographie assez extraordinaire. Elle représente un tableau que des Allemands ivres ont mutilé ou plutôt travesti dans une maison de la ville. Ce tableau est un portrait, le portrait d'une dame, dont les Boches ont gratté la tête qu'ils ont remplacée par une tête de mort. A la place du livre d'heures que la dame tenait à la main ils ont peint une bouteille de *schnaps*. Enfin, dans le haut du tableau, à droite, ils ont écrit cyniquement : « Hier haben 7 Dresdner Raben gehaust. » (Ici ont habité sept corbeaux de Dresde.) Suivent sept noms. Il y a là toute la fantaisie séculaire du reître, avec un certain goût du macabre si remarquable chez le Boche.

On montre à Termonde des coffres-forts dynamités chez des bijoutiers pas l'armée des pillards, et surtout l'extraordinaire travail auquel ils se sont livrés à la Banque de la Dendre pour pénétrer dans le *safe* de la cave et essayer d'ouvrir au chalumeau l'énorme porte de fer et de béton. La direction de la banque a placé au-dessus des traces de ce travail de perceurs de murailles et de coffres-forts une inscription discrète mais éloquente : « La kultur allemande. »

Il faut voir aussi, au musée de l'Hôtel de Ville pillé par ces messieurs, le drapeau de l'Harmonie locale dont ils ont enlevé les escarboucles, les gros ornements voyants qu'ils avaient pris pour des pierres précieuses de très grande valeur.

Déjà, un certain nombre de chartes (dont la charte de Louis de Maele), déménagées à Berlin et Munich sont revenues à Termonde.



LES « OFFICIELS » A L'INAUGURATION DU CONCOURS LÉPINE.

LE PREMIER ANNIVERSAIRE DE LA DÉLIVRANCE DE LILLE

Il y eut hier un an jour pour jour, que Lille, au 1536^e jour de la guerre, fut délivrée par les troupes de la 5^e armée britannique que commandait le général Birdwood. Et demain, la grande cité du Nord, qui pour son héroïsme de 1708 et de 1792 obtint la croix de la Légion d'honneur, célébrera solennellement ce premier anniversaire en attendant que le président de la République, dont la visite lui est annoncée, lui apporte la croix de guerre et peut-être la médaille militaire pour les souffrances que sa population endura durant quatre années de captivité.

L'occupation allemande ! Que de larmes ! Que de tortures ! représente cet odieux souvenir pour les Lillois. Depuis le 13 octobre 1914, où, à neuf heures du matin, à la lueur de centaines d'incendies allumés par la ville, par leurs obus, les Allemands firent leur entrée jusqu'au 17 octobre 1918 où à 5 heures du matin ils s'enfuirent vers Tournai, le poing de fer du boche écrasa les Lillois, leur faisant endurer les pires supplices, exécutant ces monstrueuses déportations qui ont soulevé des cris d'horreur dans le monde entier et qui comptent parmi les principaux crimes dont l'ex-kaiser va avoir à répondre devant ses juges. Et pourtant, malgré les lamentables cortèges d'enfants et de vieillards que les boches emmenaient en masse, malgré les milliers de femmes entraînées en esclavage, malgré les centaines de citoyens fusillés, la plupart sans jugement, jamais l'âme lilloise n'a failli.

LE RÉGIME DE LA TERREUR

Trois généraux allemands peuvent revendiquer la responsabilité d'avoir torturé les Lillois : tout d'abord ce fut le général major Wahnschaffe qui, du 13 au 28 octobre 1914, dirigea les services et désigna les otages, en attendant l'arrivée du général von Heinrich qui devait être gouverneur jusqu'au 27 décembre 1916, date à laquelle il fut remplacé par le général von Graevenitz. Mais le véritable bourreau de Lille, ce fut un simple capitaine, herr Hauptmann Himmel, personnage louche, sorte de policier interlope à la figure horriblement balafrée, qui, du premier au dernier jour de l'occupation, fut l'éminence grise de la Kommandantur.

Tout d'abord, les Allemands avaient choisi soixante otages parmi les notables de la ville : l'évêque Mgr Charost, le préfet du Nord Trépoint, les députés Delory et Ghesquière, le maire Delesalle et ses adjoints, etc. Cyniquement pratiques, les Allemands réglementèrent le « fonctionnement » des otages ainsi que le prouve la pièce suivante recueillie par M. Martin-Mamy, directeur du *Progrès du Nord*, qui fut parmi les otages et qui a d'ailleurs publié, sous le titre de *Quatre ans avec les Barbares*, une poignante relation de Lille sous l'occupation allemande. Voici le texte de l'injonction que le maire de Lille reçut le 3 juillet 1915 de l'autorité allemande :

« A partir de ce jour, 3 juillet à midi, cinq otages devront se trouver jour et nuit constamment à la citadelle.

« Après trois jours, ces otages seront remplacés pour toujours par les otages de la série suivante.

« Une liste des séries d'otages doit être remise de suite à la Kommandantur : cette liste fera ressortir quelle série d'otages doit se présenter aujourd'hui à la citadelle. MM. Delory, Ghesquière et Jacquet, qui étaient arrêtés, seront mis en liberté, mais ils devront faire partie des otages. »

La liste des otages, divisée par séries, était ainsi composée :

Première série. — MM. Brackers d'Hugo, adjoint, Ovigneur, Duponchelle, Lelou, Boutry, conseillers municipaux.

Deuxième série. — MM. Eugène Jacquet, représentant de commerce ; Delvinquier, propriétaire ; Ducastel, Lesot et Guiselin, conseillers municipaux.



QUELQUES-UNS DE CEUX QUI DANS LILLE OCCUPÉE SURENT OPPOSER A L'ENNEMI UNE RESISTANCE MORALE INVINCIBLE, ET FURENT LES VRAIS « GARDIENS DE LA FLAMME » : (1) GHESQUIÈRE DÉPUTÉ, (2) DELORY, DÉPUTÉ, (3) MGR CHAROST, EVEQUE DE LILLE, (4) M. TRÉPOINT, PREFET DU NORD, (5) M. DELESALLE, MAIRE DE LA VILLE.

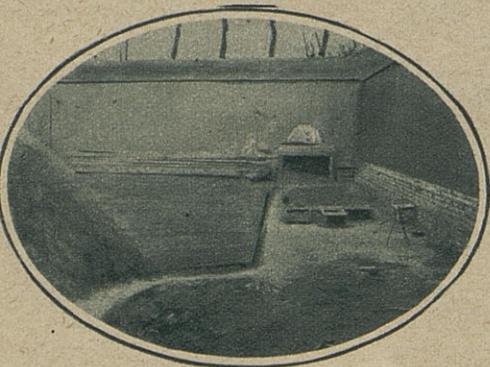
Troisième série. — MM. Delory, député ; Lyon, recteur ; Rémy et Deburcq, adjoints ; Masquelier, de la Chambre de Commerce.

Quatrième série. — MM. Ghesquière, député, Lecomte, vicair général ; Martin-Mamy, publiciste ; Crépy-Saint-Léger, adjoint ; Stahl, membre de la Chambre de Commerce.

Cinquième série. — MM. Wallaert Maurice, Decoster, membres de la Chambre de commerce ; Guilbault et Carlier, conseillers d'arrondissement ; Bergot, conseiller prud'homme.

Sixième série. — MM. Assaud, fondé de pouvoir du Crédit du Nord ; Deract, membre de la Chambre de commerce ; Virleux, doyen de l'église Saint-Maurice ; Merchier, juge de paix ; France, conseiller prud'homme.

Cette liste d'otages était complétée par les otages hors série : Mgr Charost, évêque de Lille ; MM. Anjubault, sous-préfet d'Avesnes (faisant fonctions de préfet du Nord depuis l'arrestation et la déportation en Allemagne de M. Trépoint et de son secrétaire général, M. Borromée, le 17 février 1915), Delesalle, maire de Lille. Ceux-ci étaient dispensés de la prison par roulement afin de rester à la disposition de la Kommandantur. En plus, il y avait 6 otages suppléants.



A LILLE LES FOSSES DE LA CITADELLE OU FURENT FUSILLÉS JACQUET, TRUBIS ET LEURS AMIS.

Il est à remarquer qu'Eugène Jacquet figurait parmi les otages. Avec raffinement, les Boches qui n'avaient pu l'impliquer une première fois avaient trouvé ce moyen pour le garder à leur disposition. Le 22 septembre 1915, Jacquet, deux autres Lillois, Deconinck et George Maertens et le Belge Sylvere Verhulst étaient fusillés dans un fossé de la citadelle. On sait comment ces quatre martyrs moururent héroïquement, debout, les mains libres, les yeux non bandés, en criant ensemble : « Vive la République ! » Le 8 novembre de la même année, au même endroit, un jeune Belge, presque un enfant, Léon Trulin était fusillé pour avoir voulu passer la frontière hollandaise et s'engager dans l'armée belge.

LES RAFLES IGNOMINIEUSES

Certes, le bombardement de Lille durant les cruelles journées d'octobre 1914 nivela certains quartiers, comme les rues de Paris, Faidherbe, de Tournai, de Béthune et le Vieux Marché aux Poulets où plus de deux mille maisons furent réduites en cendres par les obus. Mais si criminel que fût ce bombardement d'une ville ouverte, à la rigueur, c'était encore la guerre. Mais, après la proclamation hypocrite du général major Wanschaffe déclarant que « l'armée allemande ne faisant pas la guerre à la population qui ne prend pas part à la guerre », garantissant aux citoyens toutes leurs propriétés, et espérant que des « relations correctes » s'établiraient entre la population et les soldats allemands, on ne peut s'empêcher de frémir d'horreur au seul souvenir des razzias auxquelles se livrèrent les sauvages d'outre-Rhin, qui avaient codifié ces sortes d'opérations.

L'ordre secret envoyé le 18 avril 1916 par la Kommandantur de Lille sur le mode d'opérer des patrouilles de perquisitions qui suffit à lui seul pour dépeindre les scènes horribles qui se sont produites était ainsi conçu :

1^o Le devoir des patrouilles de perquisition est de perquisitionner les maisons l'une après l'autre, dans le quartier à elles désigné, et d'arrêter les personnes désignées pour l'évacuation. Celles-ci sont à biffer sur la liste qui se trouve dans le couloir de chaque maison et qui doit porter tous les habitants de la maison. Il leur est permis sous surveillance d'emporter les ustensiles de ménage les plus nécessaires (environ 30 kilogrammes par personne). Particulièrement, il faut veiller à ce qu'ils prennent des ustensiles pour manger. Ensuite les gens sont amenés au lieu de réunion.

2^o L'exécution des mesures commandées doit être poursuivie avec énergie ; elle s'opérera non sans rudesse. Cependant, toutes les duretés inutiles et les brutalités sont à éviter. De la façon dont les conducteurs opéreront, cette exécution dépendra si oui ou non l'évacuation pourra être opérée sans troubles ; ceux-ci sont redoutés.

Annexes 1 et 2.

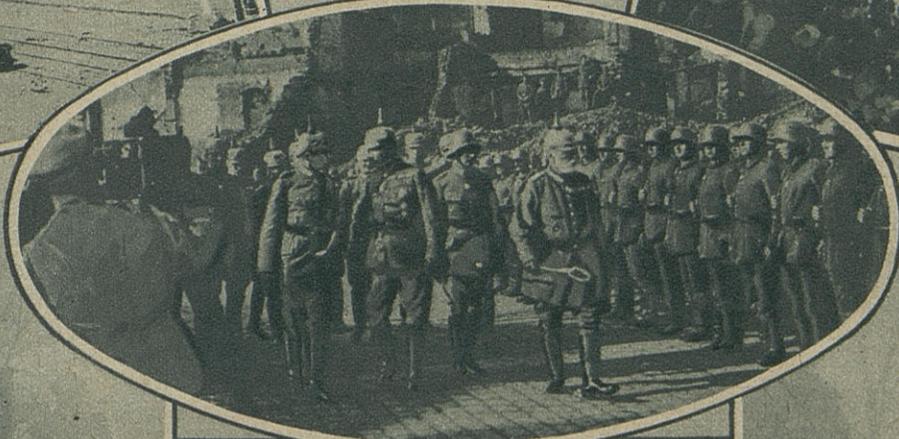
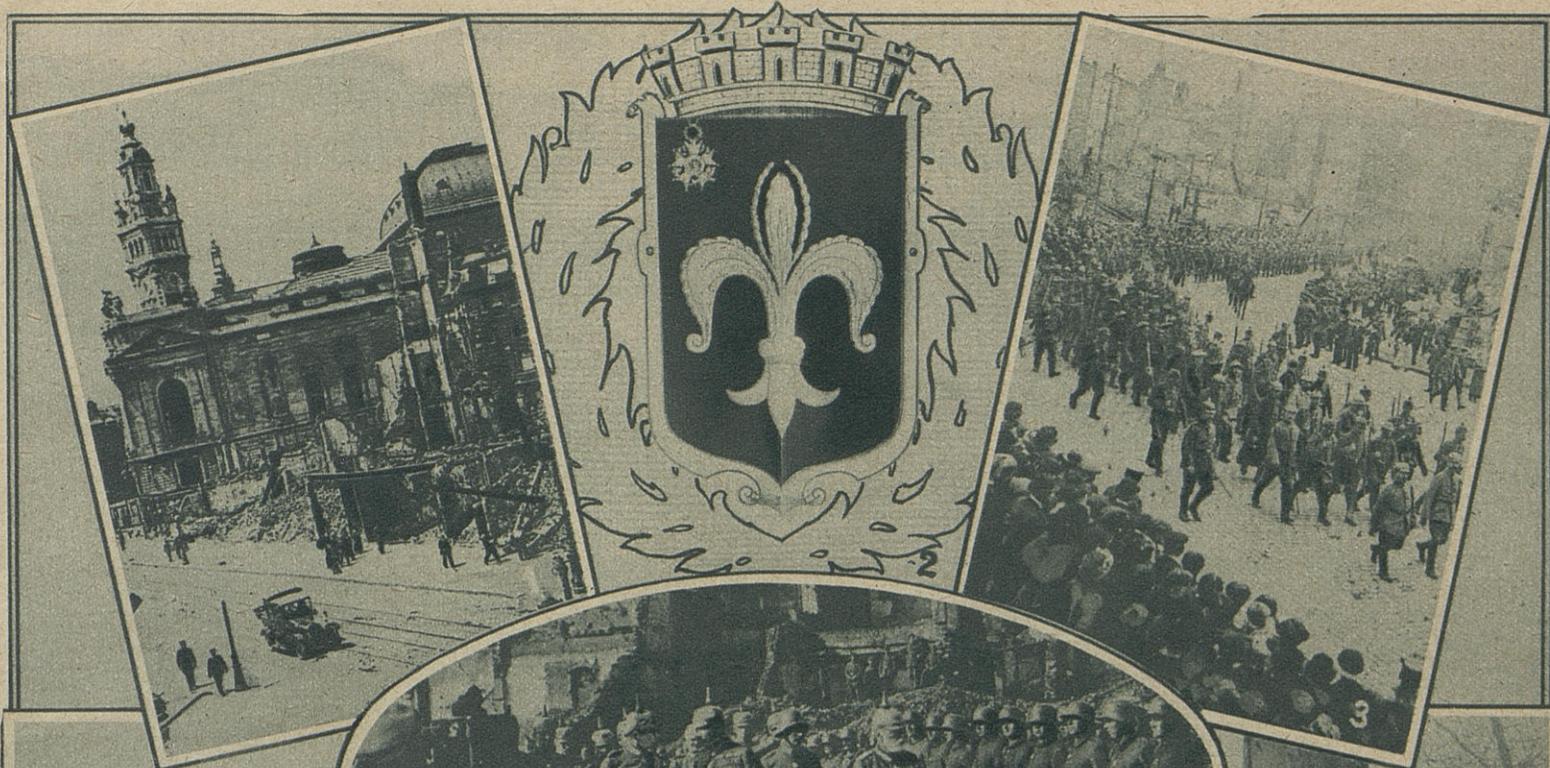
3^o Les personnes des habitants de la maison sont reconnaissables aux cartes d'identité que tous les gens âgés de quatorze à cinquante-cinq ans doivent avoir. Les femmes ont des cartes bleues ; les hommes des rouges (échantillon ci-joint).

4^o Sont à arrêter seulement les personnes d'un âge de quatorze à cinquante-cinq ans, capables de travail, et en général des hommes et des femmes par parties égales. Des modifications à cette mesure sont commandées d'autre part.

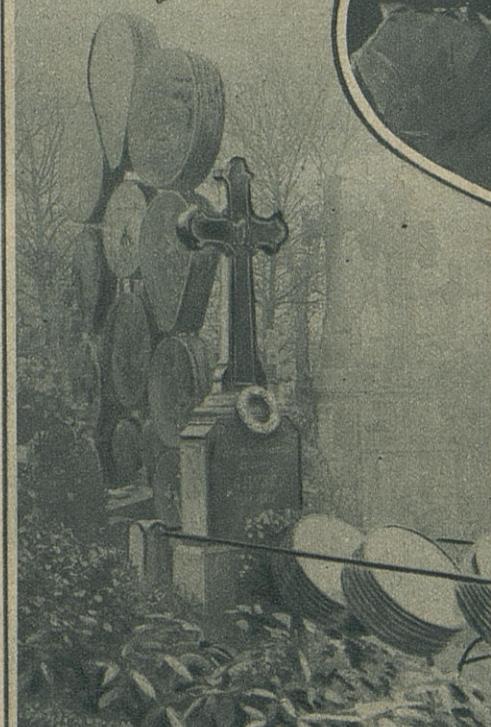
5^o Des hommes ainsi que des enfants du sexe masculin et féminin à partir et au-dessus de dix-sept ans peuvent être séparés de leur famille. Sont à ne pas arrêter : Des femmes qui ont des enfants au-dessous de quatorze ans. Des enfants qui n'ont pas encore dix-sept ans restent par principe avec leur mère, ou, s'il n'y a ni mère ni grand-mère, avec leur père.

Exemple : une famille d'ouvriers se compose du père (quarante-cinq ans), de la mère (trente-huit ans) et de cinq enfants d'un âge de dix-huit, dix-sept, quinze, dix et huit ans. Sont à emmener : le père et les deux plus vieux enfants. Si les enfants de huit et dix ans n'existaient pas,

J'ai vu



Une réquisition de matelas pendant l'occupation. Au-dessus : le Kaiser et le roi de Bavière passant une revue sur la Place de la Gare.



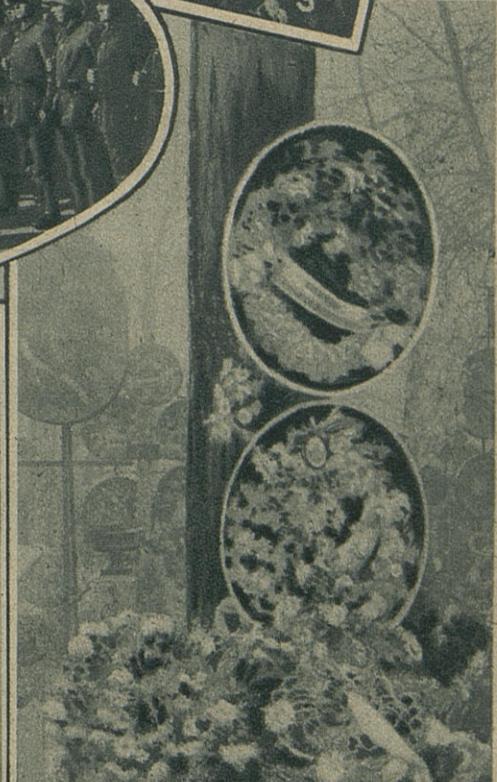
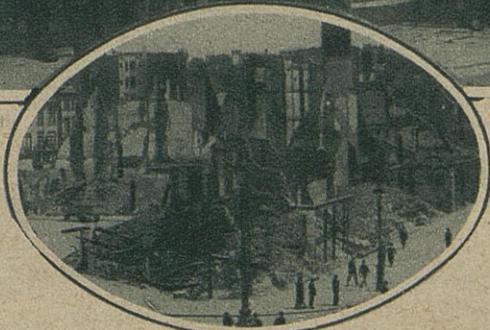
La tombe d'Eugène Jacquet au cimetière de l'Est. Il fut assassiné par les Allemands. Sa mort fut un acte de courage et de foi. Au-dessus, en (1) : le Théâtre et les ruines,



LA FORMALITÉ DES PASSE-PORTS ET PERMIS DE



LE MARCHÉ AUX POULETS ET SES MAISONS DETRUITES PAR L'ARTILLERIE ENNEMIE.



La tombe de Léon Trubis, un enfant de dix-sept ans que les Boches fusillèrent. Au-dessus, en (3) : prisonniers français passant rue Faidherbe.

CIRCULER PENDANT L'OCCUPATION MAUDITE.

ainsi toute la famille serait à enlever pour que, dans le cas, l'enfant de quinze ans soit pris avec sa mère. Si la mère n'existait pas, le père serait laissé avec les enfants, à moins qu'il n'y ait une grand-mère à qui on pourrait confier les plus jeunes enfants.

6° Ne sont pas à enlever (suit une énumération de gens qui par leur âge, leurs maladies, leurs fonctions ou leur situation de neutres, se trouvaient à l'abri des perquisitions).

On a beau décrire ces nuits atroces où des brutes en uniforme arrivant avec leurs fusils chargés, baïonnette au canon et après avoir

placé des mitrailleuses au coin des rues se faisaient ouvrir les habitations. Il faut avoir vécu ces scènes, avoir vu arracher les filles et les enfants à leurs mères, il faut avoir vu s'éloigner ces longues files d'esclaves et les avoir vu partir pour l'Allemagne, parqués dans des wagons à bestiaux, tandis que fifres et tambours résonnaient pour étouffer leurs cris.

Alors on peut seulement savoir ce que Lille a souffert et combien l'héroïque cité, dont la délivrance fut le signal de la débâcle, a une fois encore bien mérité de la Patrie.

HENRY COSSIRA.



A PROPOS DE LA RENTRÉE DES CLASSES : L'ÉCOLE SUR LE MONT KEMMEL

Les enfants ont repris, avec les premiers jours de l'automne qui sème un peu partout des couronnes d'or effeuillées, le chemin presque oublié de l'école. Rien ne fut plus émouvant que cette rentrée des classes dans les pays reconquis et dans les villages de la ligne de feu où le canon mit en ruine tant de nos écoles enfantines. Là, beaucoup de maîtres tinrent à inaugurer l'année scolaire par une leçon de patriotisme. Et pour mieux graver dans le cœur des petits les leçons de la guerre et de la victoire, ils

visitèrent avec eux les ruines que quatre années de batailles sans merci ont, dans tant d'endroits, accumulées. Les sœurs du mont Kemmel — où tant des nôtres tombèrent pendant les sanglants combats de juillet 1918 — ont fait leur première classe, sur le mont même au milieu des décombres. A les voir si maternelles et si attentives aux petits confiés à leurs soins, on sent bien qu'elles comprennent que tout l'espoir de la patrie réside aujourd'hui sur les jeunes têtes courbées sur les livres de classe.

J'ai vu.

Chronique des Livres nouveaux

PEINES DE RIEN, par RENÉ BIZET, nouvelles ornées de dessins par EMILIE BRESSLER. — Un volume. — (Kundig, éditeur, Genève.)

René Bizet est un des meilleurs écrivains de notre génération. Il excelle dans les nouvelles d'aventures et pour ma part je ne connais rien de si parfait que ces deux livres : *La sirène huyte*, et *Peines de rien*.

René Bizet a le style des grands romanciers d'aventures. Il aime Stevenson et n'en subit point l'influence. Comme le grand écrivain anglais, il possède le don de créer l'atmosphère et ses personnages sont précieusement peints avec une simplicité savante. L'auteur de *Peines de rien*, où l'on peut lire la très mystérieuse aventure de Manon et du Chinois, est un écrivain d'une simplicité trompeuse. Son style coule comme l'eau qui va du fleuve à la mer, où reposent les secrets de la nature et ceux des navires naufragés qui sont plus mystérieux encore. Je ne sais si des écrivains comme René Bizet auront une influence heureuse sur notre littérature. Je ne le pense pas, tout au moins pour un avenir prochain. En punition de nos fautes, nous serons envahis par la littérature sociale dont le pittoresque n'est pas compliqué. C'est pourquoi, il ne faut jamais négliger l'occasion de saluer un grand écrivain, quand cette occasion, et c'est le cas pour l'auteur de *Peines de rien*, se présente. C'est une tâche honorable pour le critique bien que totalement inutile.

LES LETTRES DE FEU, par ROBERT DIEUDONNÉ (De la Collection littéraire des romans fantaisistes). — Un volume, couverture de Lorenzi, 2 fr. 50. — (L'Édition Française Illustrée, 30 rue de Provence, Paris.)

Lisez ce joli roman dialogué et méditez la morale de cette histoire. M. Robert Dieudonné, avec sa parfaite connaissance des hommes et du théâtre, qui est en somme ce que les hommes voudraient être en réalité, a réussi on ne peut mieux cette histoire d'amour, à la manière parisienne, qui n'est ni plus mauvaise ni meilleure qu'une autre. Les lettres de feu sont un peu comme ces lumières où les papillons les plus rares viennent se brûler les ailes. Le roman de M. Robert

Dieudonné, tendre et malicieux selon l'heure, est avec le livre de Jean Pellerin : *la Jeune fille aux pinceaux*, un des livres types de la collection des romans fantaisistes.



M^{me} Louise FAURE-FAVIER, l'auteur du livre *Ces choses qui seront vieilles*.

CES CHOSES QUI SERONT VIEILLES, roman, par LOUISE FAURE-FAVIER. — Un volume illustré par MARIE LAURENCIN, 4 fr. 50. — (La Renaissance du Livre).

Ce roman d'amour, placé en l'an 2000, est tout d'abord fort joliment écrit. On y voit un poète penché sur notre siècle, curieux de nos modes et dégoûté de son temps. Mme Faure Favier réussit à mettre à leur place, dans l'histoire, les choses que nous aimons, voire, que nous méprisons. Cela crée l'atmosphère du livre et le procédé est curieux. Ce roman donne du goût aux choses que nous touchons,

car elles prennent à la lecture de ce livre attachant le charme mélancolique des choses mortes. Marie Laurencin a merveilleusement saisi la tristesse, qui n'est déjà plus légère, des heures en fuite et des jolis visages que nous aimons et qui déjà ne sont plus que des portraits. Mais c'est le propre des beaux livres de nous contraindre à baisser la tête, de temps en temps, devant certaines pensées.

BOUZIGNY (Ville de paix et de guerre, 1900-1918), par RAYMOND HESSE. — Un volume. — (Payot, édit.)

M. Raymond Hesse présente Bouzigny en 1900 avec ses principaux personnages, les personnages classiques d'une petite ville de province.

L'auteur peint ses portraits et ses paysages avec humour et dans un style pur, ce qui ne gêne rien. La guerre arrive et nous voyons les mêmes personnages transformés par le cataclysme, transformés n'est pas le mot, ils apparaissent plutôt sous leur véritable aspect. Ce ne sont plus des « faux-visages », mais des vrais. Et c'est alors que la petite ville et ses habitants donnent une fâcheuse idée de l'humanité, dans une petite ville en 1918.

POÈMES, par F. MONOT.

Des poèmes modestement présentés glorifiant quelques épisodes célèbres de la grande guerre.

LA POLITIQUE DE DEMAIN, par ANDRÉ THIERS. — Un volume. — (Ollendorff, édit.)

L'auteur nous montre avec amertume notre triste situation économique. Il explique les motifs de ce marasme, et c'est déjà une consolation. Mais le livre de M. André Thiers se montre remarquable en ce sens qu'il indique les remèdes à cette situation. C'est énergique, clair et documenté. Il reste à savoir jusqu'à quel point un peuple est maître de sa destinée.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Le diable à l'hôtel ou Les plaisirs imaginaires, par Émile HENRIOT (Émile Paul, édit.).



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

Vient de paraître :

RIVOLI, suivi de *Vitrail* et de *Jean Bart* (Théâtre de France), par René FAUCHOIS. Un vol. in-16 (12x19)... net 4 fr. 50

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme. Notice 0 fr. 20. W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.



COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Talbot, PARIS

Prix courant gratis et franco

Achat au PLUS HAUT PRIX

de Collections, Lots et vieilles Corresp.

EPILEPSIE

MALADIES NERVEUSES. Guérison radicale. Notice gratis. NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris.

NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, 30, PARIS

CURE D'AUTOMNE

Voici les feuilles qui tombent, annonçant le mouvement descendant de la sève. C'est un fait reconnu qu'à l'AUTOMNE, tout comme au printemps, le sang, dans le corps humain, suit la même marche que la sève dans la plante. Il est donc de toute nécessité de régulariser cette CIRCULATION DU SANG, de laquelle dépend la Vie et la Santé. Le meilleur moyen consiste à faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'abbé SOURY

qui guérit, sans poisons ni opérations, les Maladies Intérieures de la Femme, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Suites de Couches, Migraines, Névralgies, Maladies du Retour d'Age, des Nerfs et de l'Estomac, Faiblesse, Neurasthénie, Troubles de la Circulation du Sang : Vertiges, Étourdissements, Lourdeurs de tête, Éblouissements, Congestions, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr. ; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENINE DES DAMES. La boîte, 2 fr. 25 ; franco poste, 2 fr. 60 (Ajouter 0 fr. 30 pour l'impôt.) (Notice pour renseignements gratis.)

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

J'ai vu.



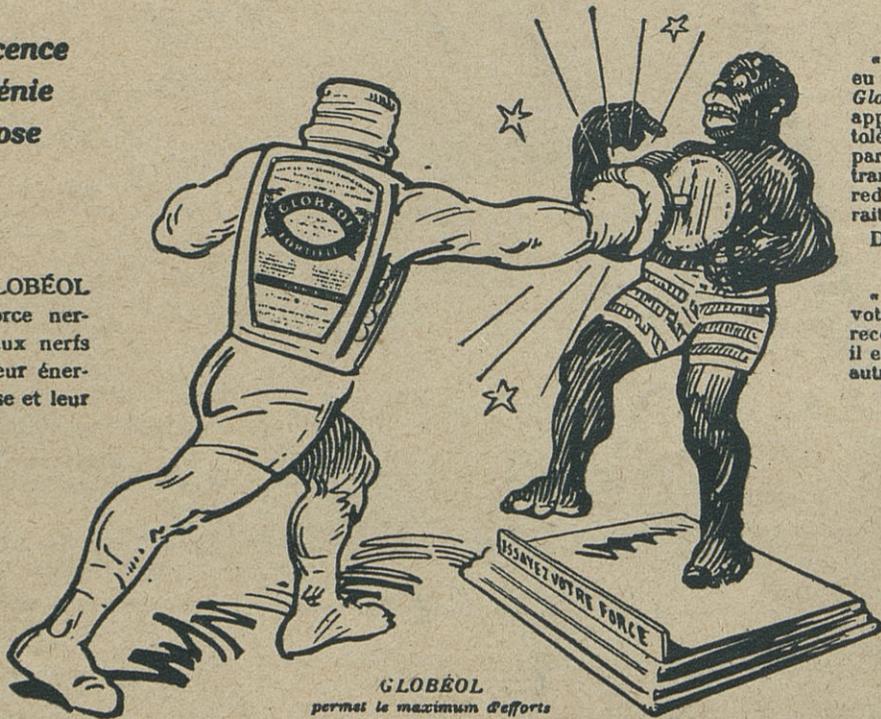
GLOBÉOL

donne de la force

**Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie**

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur

Reminéralise les tissus.
Nourrit le muscle et le nerf



GLOBÉOL permet le maximum d'efforts

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

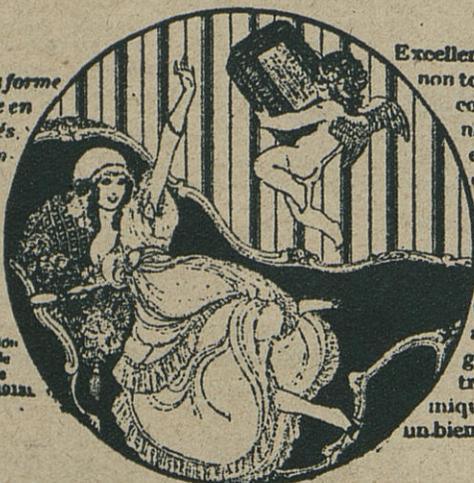
D^r BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

Etabl^l Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le 1/2 flacon, franco 4 fr. ; le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3, franco, 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Communication à l'Académie de Médecine le 14 octobre 1913.

Excellent produit non toxique décongestionnant, anti-eucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Sauvée grâce à la Gyraldose

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite et la salpingite. Dans ces cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

D^r HENRI RAJES, D^r des sciences de l'Université de Lyon, Chef au Laboratoire des Hôpitaux Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Toutes pharmacies et Etabliss^l Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte fco 6 fr., les 4 fco 22 fr. ; la grande boîte fco 8.50, les 3 fco 24 fr.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL



PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

« Le Pagéol, qui décongestionne les muqueuses des voies urinaires, renouvelle les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le Pagéol, meurtrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes, auxquels ce dernier peut s'associer, suffit à tout. Il est le fondement, la base du traitement de l'arthrite ou du rhumatisme blennorragique, parce qu'il est celui de la blennorragie elle-même. »

D^r BERTRAND de Malsévillo.

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et l^l pharmacies. La boîte fco 12.50, les 3 fco 36 fr. ; la 1/2 boîte fco 7.50, les 3 fco 21 fr.

VAMIANINE :

Avarie. Maladies de la peau

Nouveau produit scientifique. Brochure sur demande. Le flacon, fco, 11 fr.